This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

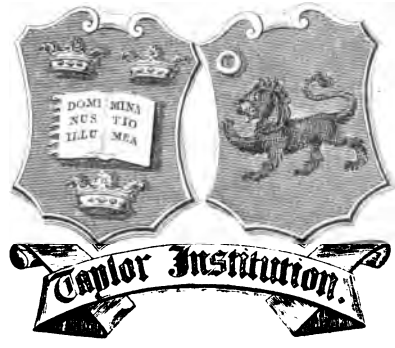
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~37 g 4.~~

OS. 10 E. 15



ÉMILE LEGRAND.

CHANSONS POPULAIRES GRECQUES

PUBLIÉES

AVEC UNE TRADUCTION FRANÇAISE ET DES COMMENTAIRES
HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

(SPÉCIMEN D'UN RECUEIL EN PRÉPARATION.)

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE
1876

57. g. 9.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 MAR. 1936
OF OXFORD

PRÉFACE.

Chargé, au mois de juin dernier, par Son Excellence M. le ministre de l'Instruction publique, d'une mission littéraire dans l'Orient hellénique, j'ai recueilli dans les diverses étapes de mon voyage, mais principalement à Athènes et à Constantinople, une très-grande quantité de monuments de la langue grecque vulgaire. Ceux qui viennent d'une source purement populaire sont les plus nombreux et en même temps les plus dignes de fixer l'attention des philologues, et en particulier des hellénistes.

Les différents dialectes de la Grèce moderne sont à peu près tous représentés dans la collection que j'ai entre les mains, laquelle ne comprend pas moins de dix-huit mille vers, la plupart de quinze syllabes. — Je me bornerai à dire quelques mots des chansons populaires, que je divise naturellement en plusieurs catégories : historiques, religieuses, romanesques, funèbres et amoureuses.

1° Chansons historiques. — J'en possède de plusieurs époques, mais les plus anciennes remontent au dixième siècle; elles sont reconnaissables à leur style byzantin et au nom des héros dont elles célèbrent les hauts faits. Quelques-unes de celles-ci sont consacrées au récit de certains épisodes de la vie aventureuse d'un guerrier du dixième

siècle, Basile Digénis Akritas, dont je publiais naguère la curieuse épopée, en collaboration avec mon ami M. Constantin Sathas (1). Ce ne sont pas, on le comprend, les moins intéressantes; elles éclairent d'un jour nouveau l'histoire de ces chevaliers errants de l'empire byzantin, connus sous le nom d'*akrites,* ou *gardiens des frontières,* et sur lesquels les annales de l'empire d'Orient ne nous fournissent que des détails confus et peu nombreux. C'est la révélation d'un des côtés les plus pittoresques de l'histoire de Byzance, sous la maison macédonienne. Ces chansons semblent autant de fragments détachés d'une grande épopée aujourd'hui perdue ou inconnue (2), et présentent une très-frappante analogie avec nos chansons de geste. Tous les événements qu'elles racontent ont eu pour théâtre, tantôt les plaines de l'Asie-Mineure, tantôt les gorges sauvages du Taurus et de l'Anti-Taurus.

Il en est d'autres, d'une époque plus récente, et relatives à des faits accomplis depuis la conquête ottomane, dans lesquelles le rhapsode populaire déplore la prise des villes de Trébizonde, de Kérasonde et de plusieurs autres cités voisines. Chose curieuse et bien digne d'être signalée, il n'en est pas une qui n'exprime l'espoir d'une revanche et qui ne contienne en germe ce que les Grecs appellent aujourd'hui *la grande idée.*

Les chansons historiques des seizième et dix-septième siècles sont relativement peu nombreuses. C'est surtout dans la seconde moitié du dix-huitième siècle que la muse

(1) Les Exploits de Digénis Akritas, épopée byzantine du dixième siècle, publiée pour la première fois, d'après le manuscrit unique de Trébizonde, par C. Sathas et É. Legrand. *Paris,* Maisonneuve, 1875.

(2) Qu'on me permette de noter ici que le manuscrit de Trébizonde, d'après lequel nous avons donné notre édition de Digénis Akritas, n'est pas *unique,* ainsi que nous l'avions cru et imprimé. Nous avons appris récemment que M. Giuseppe Müller, de Turin, en a découvert un second dans une bibliothèque d'Italie, et qu'il se propose d'en donner sous peu une édition critique.

populaire semble prendre à tâche de multiplier ses plus belles productions.

La révolution crétoise de 1770, provoquée par l'ambitieuse Catherine de Russie, donna naissance à plusieurs chansons, qui sont d'autant plus précieuses qu'elles constituent, pour ainsi dire, les uniques documents que nous possédions sur cette lutte, qui eut, elle aussi, ses héros et ses martyrs.

Notre savant confrère, M. Georges Perrot, lors de son voyage en Crète, avait déjà recueilli une longue chanson, où sont narrés la révolte et le supplice du chef des rebelles, maître Jean de Sfakia, et à laquelle j'ai donné place dans ma collection (1).

J'en rapporte une version nouvelle, qui diffère sensiblement de la précédente, et qui nous fait connaître plusieurs particularités d'une certaine importance historique. Je possède de même une autre pièce où est racontée l'attaque de Sfakia par l'armée turque en 1770. Ces deux chansons, vieilles de plus d'un siècle, sont publiées ci-après avec une traduction.

2° Chansons religieuses. — Il y en a de plusieurs espèces : 1° celles qui concernent la Noël, l'Épiphanie, Pâques, et les principales fêtes que l'Église a instituées en l'honneur de Jésus-Christ; 2° celles en l'honneur de la vierge Marie; 3° celles en l'honneur des Anges et des Saints. Parmi ces dernières, les plus curieuses sont celles qui sont relatives à saint Georges, un des saints les plus vénérés dans l'Église grecque; toutes roulent invariablement sur une légende dans laquelle il est très-facile de retrouver le mythe bien connu de Persée et d'Andromède.

4° Il est enfin des chants religieux auxquels on pourrait parfaitement donner le nom de *cantiques spirituels;* ils sont absolument dépourvus de poésie, c'est de la prose mesu-

(1) Recueil de chansons populaires grecques, publiées et traduites pour la première fois. *Paris,* Maisonneuve, 1874. — Un volume in-8°.

rée et rimée ; mais, au point de vue linguistique, ils ne sont pas sans mérite.

C'est surtout sur la Passion de Jésus-Christ que s'est exercée la pieuse verve des fidèles. Je possède une collection de vers relatifs à tous les épisodes de cette longue agonie qui commença au jardin des Oliviers pour se terminer au Golgotha. Pas un détail n'est omis, rien n'a été oublié. Il y en a sur la colonne de la flagellation, sur les trois chants du coq, sur le roseau que l'on plaça dans la main de l'Homme-Dieu et la couronne d'épines dont on ceignit son chef sacré ; sur la descente de croix, la *Mater dolorosa*, la Résurrection, l'Ascension, la Pentecôte, etc.

Ces vers pieux se récitent plutôt qu'ils ne se chantent, et ne sont guère répandus que parmi les catholiques de Syra et de quelques autres îles ; la langue dans laquelle ils sont écrits dénote un auteur familier avec le grec vulgaire appelé ecclésiastique. Ils font partie d'une volumineuse collection manuscrite recueillie à Syra par un jeune savant du pays, M. Clôn Stéphanos, dont les Ἐπιγραφαὶ τῆς νήσου Σύρου ont mérité naguère les éloges d'un des épigraphistes les plus distingués de notre pays.

3° Chansons romanesques. — Il est quelquefois assez difficile de les distinguer des chansons historiques. La plupart relatent, en l'embellissant de détails plus ou moins heureux, quelque acte de brigandage, quelque aventure d'amour, parfois aussi les angoisses d'une mère à laquelle on a enlevé son enfant, ou bien le dramatique récit d'un naufrage.

4° Chansons funèbres ou myriologues. — Elles sont excessivement nombreuses, et varient suivant l'âge et la condition du défunt (1).

(1) Il ne sera pas hors de propos de citer ici en note un passage des *Observations* de Pierre Belon, relatif aux myriologues. Belon voyageait en Grèce vers le milieu du seizième siècle. Voici ce morceau, qui est peu connu : « L'ancienne maniere des Ethniques de pleurer sur les morts dure encore pour l'heure presente au pais de Grèce, comme aussi es autres pays des Albanois, Bulgares, Croates, Ser-

5° Chansons d'amour. — Celles-ci ne sont ni les moins nombreuses, ni les moins belles; c'est, sans contredit, dans ces compositions que l'imagination populaire se révèle sous ses plus brillantes couleurs. J'en ai publié, d'après un manuscrit de la bibliothèque impériale de Vienne, une collection du quinzième siècle, dans la première partie de mon recueil de chansons grecques. Le premier échantillon de poésie populaire grecque qui ait reçu les honneurs de l'impression est une chanson d'amour; elle se trouve, pour ainsi dire, perdue au milieu des notes de la *Tvrcogræcia* (page 513). L'auteur de ce livre, Martin Cru-

cassos, Seruiens, Vallaques, Sclavons et Dalmates, et autres qui tiennent le party des Grecs. Mais c'est vne chose la plus fantastique qu'il est possible de penser, car quand quelcun est trespassé, les femmes s'assemblent en un certain lieu assigné, et des le fin matin auant le iour, elles commencent vn hurlement, se battant la poictrine et se esgratignant les ioues, en se alongeant et tirant les cheueux, tellement que c'est grand pitié de les veoir, et affin de mieulx faire tel mystère, elles louent vne femme qui a bonne voix et chante plus gros que les autres, pour faire entendre les pauses et accents, et pleurent ainsi commençant aux louanges du trespassé depuis sa naissance, continue au narrer, iusques à sa mort. Il aduient moult souuent en ce dueil que les femmes se battent à bon escient, et quelquefois les ieunes filles s'esgratingnent tout le visage. Et combien que les Seigneurs de Venise qui dominent en plusieurs isles ou les habitants ont cette coustume de pleurer les morts, comme a Corfu, Cypre et Crete, auoient quelquefois defendu qu'on ne les pleurast plus à la grecque, toutefois les habitans n'ont laissé pour cela de le continuer : car les hommes mesmes s'en trouuoient interessez. La coutume est que les femmes des Grecs ne se monstrent en public, et toutefois s'il y a quelque belle femme en la ville ou lon pleure le trespassé, elle se sentira moult heureuse d'auoir trouué l'occasion de monstrer sa beauté, accompagnant les autres par la ville, attendu qu'elles vont en troupe toutes escheuelées et espoictrinées, monstrants leur belle charnure. En ces entrefaictes les hommes s'y trouuent aussi, ayant au moins le plaisir de veoir celle fois les femmes et filles de leurs voisins bien à leur aise : car de les veoir en autre saison, il n'y a pas grand ordre, combien que le spectacle est d'hommes d'opinions diuerses, pource que les vns s'y trouuent attaincts de ialousie, les autres d'amour (feuillet 6, *recto*, de l'édition de 1554; *Paris*, chez Gilles Corrozet). »

sius, professeur à l'Université de Tubingue, nous apprend qu'un de ses anciens élèves, Catalina, ou *Caterino Dolce,* Italien d'origine, l'avait recueillie dans un voyage en Grèce et communiquée, à son retour, à Michel Neumann. Comme langue et comme style, elle ne diffère absolument en rien des cantilènes d'une époque plus récente. Sans nul doute, le texte de cette chansonnette avait été remis à Crusius dépourvu d'accents et défiguré par de nombreuses fautes d'orthographe ; et celui-ci, conformément à une habitude dont il ne s'est jamais départi, lorsqu'il a publié un monument quelconque de la langue grecque vulgaire, l'a donné dans l'état informe où il lui était parvenu. Cette absence totale de critique n'a pas manqué de produire son effet, car Crusius n'a absolument rien compris au premier vers et au premier hémistiche du second, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre en lisant la traduction latine. Comme elle est à peu près inconnue, on me saura peut-être gré de la reproduire ici :

Ἢ δόστε μου τὴν ἀγαπῶ, ἢ δόστε μου τὴν θέλω,
ἢ κάμετέ μου μαγικὰ νὰ τὴν ἀλησμονήσω.
Φορτίσετέ μου σίδερα καὶ σώσετέ με βάθο,
νὰ μὲ βαροῦν τὰ σίδερα, νὰ μὲ σκεπάζῃ ὁ βάθος,
καὶ βάλετε εἰς τὸν κόλπον μου τρικέφαλον ὀφίδι,
νὰ μὲ δακάνῃ τὸ θηριόν, νὰ τὴν ἀλησμονήσω !

Donnez-moi celle que j'aime, donnez-moi celle que je veux, ou ensorcelez-moi, pour que je l'oublie. Chargez-moi de fers et précipitez-moi au fond de la mer, afin que le poids des fers m'entraîne et que l'abîme me recouvre ! Jetez dans mon sein un serpent à trois têtes, pour que cette bête cruelle me morde, et que j'oublie ma maîtresse (1) !

(1) Je crois nécessaire de donner en note le texte tel qu'il se trouve dans la *Turcogræcia,* ainsi que la traduction fautive dont Crusius l'a fait suivre.

η δογε μου την αγαπαω η δογε μου την θελω
ηχαμμετεμου μαγιλα να την αλισμονησω
φοριζετε μου σιδερα και σοσετε με βαθο
να με βαρουν τα σιδερα να με σκεπαζει ο βαθος

Les distiques amoureux appartiennent par leur nature même à cette catégorie de chansons. Il en existe une quantité innombrable et qui s'accroît encore tous les jours. Ces distiques sont presque exclusivement consacrés à célébrer les charmes de la bien-aimée. Pour un Grec, son amante est tantôt une rose, un œillet, un jasmin, une grenade, tantôt un odorant basilic, une tendre plante de romarin, un pommier chargé de fruits. Elle est née un jour de fête, elle a été peinte par les anges et les saints; quand elle passe, la rue s'emplit de roses et l'église de musc; elle est blanche comme la neige des montagnes; sa tête est un vase d'argent, ses cheveux des fils de soie, ses yeux bleus comme des saphirs ou noirs comme l'olive athénienne, sa bouche un lis entr'ouvert; son langage est mélodieux comme la voix du rossignol, et, quand elle parle, elle rend la santé aux malades et la vie aux morts; sa chair brille comme le soleil, etc. Pour l'homme de la Grèce, son amoureuse est le feu de ses prunelles, la respiration de son cœur; elle a sur lui pouvoir de vie ou de mort. Pour la jeune Grecque, son bien-aimé est un cyprès élancé, un oranger fleuri, un épervier au vol rapide, un aigle aux ailes d'or, un navire qui fend fièrement les flots.

Très-souvent aussi ces distiques ne sont que l'expression d'une espérance ou d'un regret; quelquefois une parole froide et dédaigneuse, un sarcasme amer, une injure grossière, une malédiction. Alors le Grec ne se gêne pas pour traiter sa bien-aimée de « sardine pourrie », de « marmite puante », de « poêle sans queue », de « vieille bourrique ». Aucune autre langue ne possède un vocabulaire poissard aussi bien assorti!

και βαλετε εις τον κολπον μου τριχεφαλον οφιτι
να με δακαννι το θιριον να την αλισμονησω.

Traduction de Martin Crusius : *Dulcis amica mea quam amo, amica mea quam volo habuit mecum genas; ut illam obliviscar, onerate me ferro et trudite me in altum, ut me degravet ferrum, ut me tegat altum. Et jacite in sinum meum tricipitem anguem, ut me mordeat ea bestia, quo illam obliviscar.*

Quand l'idée que l'improvisateur de distiques veut exprimer ne peut tenir en deux vers, il a recours au quatrain, comme le prouvent quelques exemples, assez rares du reste, de la collection bien connue intitulée : Λιανοτράγουδα, ἤτοι συλλογὴ διστίχων δημοτικῶν ᾀσμάτων (Athènes, 1866); en voici un, pris au hasard :

Ἀπόψε ποῦ κοιμώμουνε μοῦ φάνη 'ς τ' ὄνειρό μου
μιὰν ἀνεράϊδα πλουμιστὴ πῶς εἶχα 'ς τὸ πλευρό μου·
καὶ ξύπνησα τρομαχτικός, γυρεύοντας ἐκείνη,
μὰ κείν' εὐτὺς ἐπέταξε καὶ βάσανα μ' ἀφίνει.

Cette nuit, tandis que je dormais, il m'a semblé dans mon rêve avoir à mes côtés une jolie néréide. Je me suis réveillé tout effrayé et la cherchant, mais elle s'est aussitôt envolée et me laisse dans les tourments.

On aurait tort de croire que l'amour soit le seul thème sur lequel le peuple grec exerce son étonnante facilité à composer des distiques. Il en existe sur d'autres sujets, mais le nombre en est relativement assez restreint. Pendant mon séjour à Athènes, les petits journaux de la capitale publièrent à différentes reprises des épigrammes populaires à l'adresse de personnages ayant un nom dans le monde politique. Ces compositions, pour la plupart fort inoffensives, ne tardent pas à tomber dans l'oubli. Il faut cependant faire une exception pour un quatrain en vers de huit syllabes, lequel, bien qu'il ne soit point en grec vulgaire, est cependant très-populaire à Athènes. Le voici :

Ἐν μιᾷ νυκτὶ καὶ μόνῃ,
ἀντιστάσεως μὴ οὔσης,
ἔσπασαν ἀρειμανίως
τοὺς φανοὺς τῆς πρωτευούσης.

Ces vers sont une spirituelle satire d'un épisode de la révolution qui suivit l'expulsion du roi Othon ; ils ont, paraît-il, pour auteur M. Biller, qui fut, en 1849, rédacteur du journal satirique Τρακατροῦκα (*le Pétard*).

Je dois déclarer ici que, quand je donne la date d'une chanson, je ne prétends pas déterminer d'une façon précise l'époque où elle a été composée, mais seulement celle où s'est passé l'événement qui l'a inspirée. Ainsi, il est clair que la chanson sur Digénis Akritas qui se trouve ci-après ne nous est point parvenue dans la forme qu'elle pouvait avoir au dixième siècle; le fond est peut-être resté le même, mais il est hors de doute que le style a passé par bien des transformations.

Le recueil de chansons que je prépare ne comprendra pas moins de six volumes ; il se terminera par une étude complète sur les différents dialectes néo-helléniques et un glossaire des mots ne figurant pas dans Du Cange et Somavera. Le premier volume, qui est presque achevé, comprendra toutes les chansons historiques antérieures à la prise de Constantinople, ainsi que celles relatives à ce grand événement et à la conquête du reste de l'empire grec.

Paris, le 30 décembre 1875.

ÉMILE LEGRAND.

PORPHYRE.

Cette chanson est tirée de la grande collection manuscrite formée par M. Clôn Stéphanos, de Syra. Elle a été recueillie par lui dans cette île. On en connaît seulement deux autres versions, qui présentent avec celle-ci de notables différences. L'une d'elles se trouve parmi les *Popularia carmina Græciæ recentioris* de Passow, sous le numéro CCCCLXXXVI; le savant allemand l'avait extraite du Φιλολογικὸς συνέκδημος, où elle fut insérée par M. Xanthopoulos, aujourd'hui directeur du collége grec de Smyrne. Elle est en dialecte de Trébizonde. L'autre version, qui est de beaucoup la plus importante, bien qu'elle soit incomplète, a été publiée par M. Sabbas Ioannidis dans sa *Statistique de Trébizonde* (pages 288-290), d'où elle a passé dans l'introduction des *Exploits de Digénis Akritas* (pages CII-CVI).

Suivant ces trois versions, Porphyre, comme plus tard Karaïskakis, eut pour mère une nonne, et son enfance, comme celle de tous les héros, fut fertile en prodiges. Que se cache-t-il sous ces hyperboles enfantées par l'imagination populaire? C'est ce que je ne saurais dire; mais ce qui ressort clairement de ces compositions, c'est que Porphyre était en révolte contre l'empereur, que celui-ci essayait d'abord de le ramener à l'obéissance par des présents, puis, sans doute en désespoir de cause, finissait par envoyer contre lui un de ses plus illustres généraux à la tête d'une nombreuse armée.

Le trait sarcastique par lequel se termine la version ci-après semblerait indiquer que Porphyre remporta un succès sur les troupes impériales, tandis que, d'a-

près les deux autres versions, ses ennemis s'emparent de lui durant son sommeil et le conduisent, chargé de chaînes, à Constantinople. Il brisa ses fers, reconquit sa liberté, et enleva la fille de l'empereur; mais, aucune chanson n'étant complète, nous ignorons ce qu'il devint par la suite.

Il est une particularité de la vie de Porphyre que je crois devoir rappeler ici et sur laquelle les deux chansons citées plus haut insistent d'une façon toute spéciale; je veux parler de la voracité précoce du héros. « Lorsque l'enfant eut un jour, dit la chanson publiée par M. Sabbas Ioannidis, il mangea un biscuit; lorsqu'il eut deux jours, il mangea un pain; lorsqu'il eut cinq jours, il en mangea une fournée. »

Μονοήμερος ἔτονε κ' ἔφαγεν παξιμάτιν,
διήμερος ἐγέντουνε, ἔφαγ' ἕναν φουντάριν,
πεντεήμερος ἐγέντουνε, ἔφαγεν τὴν φουρνέαν.

L'autre chanson nous apprend que, encore au berceau, « le fils de la nonne » n'était pas embarrassé de dévorer un mouton et une brebis. Comme on le voit, la gloutonnerie de Porphyre peut aller presque de pair avec celle du Gargantua de Rabelais.

La mention faite par ces chansons de plusieurs personnages historiques permet de leur assigner comme certaine la date du dixième siècle.

La présente chanson ne renferme aucun idiotisme, elle est en langue *commune* (1).

(1) Voir ce qui a été dit sur Porphyre dans l'introduction des *Exploits de Digénis Akritas* (pages c et suivantes).

Ὁ ΠΟΡΦΎΡΙΟΣ.

(Syra. Dixième siècle.)

Ἡ καλογρηὰ ἐγέννησε τὸ γυιό της τὸ Πορφύρην,
παρασκευὴ τὸν γέννησε, σάββατο τὸν βαφτίζει,
κυριακὴ ἐζήτησε κουκκιὰ νὰ κοκκαλίσῃ,
'ς τῆς πέντε πιάνει τὸ σπαθί, 'ς τῆς ἕξη τὸ κοντάρι,
5 καὶ 'ς τῆς ἑπτὰ καυχήστηκεν πῶς ἄνδραις δὲν φοβᾶται,
μήτε τὸ γέρο τὸ Λουκᾶ, μήτε τὸν Νικηφόρο,
μήτε τὸν Μαυροτραχηλοῦ, ποῦ τρέμ' ἡ γῆ κὴ ὁ κόσμος.
Σὰν τῶμαθεν ὁ βασιλές, πολὺ τοῦ κακοφάνη,
στέλλει τὸν Μαυροτραχηλοῦ πεσκέσι νὰ τοῦ κάμῃ.
10 « Ἐσύ 'σαι τῆς καλογρηᾶς ὁ γυιός της ὁ Πορφύρης;
ἐσύ 'σαι ποῦ καυχήστηκες πῶς ἄνδραις δὲν φοβᾶσαι,
μήτε τὸ γέρο τὸ Λουκᾶ, μήτε τὸν Νικηφόρο,
μήτε τὸν Μαυροτραχηλοῦ, ποῦ τρέμ' ἡ γῆ κὴ ὁ κόσμος; »
— « Ἐγώ 'μαι τῆς καλογρηᾶς ὁ γυιός της ὁ Πορφύρης,
15 ἐγώ 'μαι ποῦ καυχήστηκα πῶς ἄνδραις δὲν φοβοῦμαι,
μήτε τὸ γέρο τὸ Λουκᾶ, μήτε τὸν Νικηφόρο,
μήτε τὸν Μαυροτραχηλοῦ, ποῦ τρέμ' ἡ γῆ κὴ ὁ κόσμος. »
Χίλιους τοὺς βάζει ἀπὸ 'μπρός, καὶ χίλιους ἀπ' ὀπίσω,
μόνο τὸ Μαυροτραχηλοῦ κοτζαύτη τὸν ἀφίνει.
20 « Ἄϊντε νὰ 'πῇς τοῦ βασιλέ, τοῦ πούστη, τοῦ μπαγάσα,
νὰ στείλῃ τὸ μαχαίρι του νὰ πᾷ νὰ κόψῃ πράσα! »

PORPHYRE.

La nonne a mis au monde son fils Porphyre; le vendredi elle l'engendra, le samedi elle le baptise, et le dimanche il demanda des fèves à croquer. A cinq jours, il prend l'épée, à six la lance, et à sept il se vanta de ne pas craindre les vaillants hommes, ni le vieux Loukas, ni Nicéphore, ni Maurotrachilou, que redoutent la terre et le monde.

Quand l'empereur apprit cela, il fut très-mécontent; il envoie Maurotrachilou lui faire un présent.

« Est-ce toi qui es Porphyre, le fils de la nonne? Est-ce toi qui t'es vanté de ne pas craindre les vaillants hommes, ni le vieux Loukas, ni Nicéphore, ni Maurotrachilou, que redoutent la terre et le monde? »

« C'est moi qui suis Porphyre le fils de la nonne; c'est moi qui me suis vanté de ne pas craindre les vaillants hommes, ni le vieux Loukas, ni Nicéphore, ni Maurotrachilou, que redoutent la terre et le monde. »

Devant lui il terrasse mille hommes, et mille derrière lui. A Maurotrachilou il se contente de couper les oreilles.

« Va donc dire à l'empereur, ce vil libertin, ce honteux débauché, qu'il envoie son épée pour couper des poireaux! »

LA MORT DE DIGÉNIS AKRITAS.

Il existe à la fin de l'épopée consacrée aux exploits de Basile Digénis Akritas une fâcheuse lacune qui nous prive de détails sur les derniers moments du héros et de sa jeune épouse. Un vers du sommaire placé en tête du dixième livre de ce poëme nous révèle cependant que la belle Eudocie ne survécut pas à Digénis, et ce fait est en outre confirmé par la tradition populaire et par un fragment de chanson ; mais aucun chant complet sur le trépas du fameux garde-frontière n'avait encore été publié. Celui-ci est le premier, et il nous fournit un nouvel et puissant argument en faveur de la véracité des traditions populaires, relatives à Akritas, qui existent en si grand nombre dans les localités grecques des bords de la mer Noire. Je dois le texte de cette chanson à M. Sabbas Ioannidis, professeur à l'école hellénique de Trébizonde, le même qui nous avait si gracieusement communiqué le précieux manuscrit d'Akritas.

Il est fait mention dans cette pièce de trois personnages, tous trois voisins du héros (voyez le vers 37) :

Jean, qui veut s'approprier le cheval d'Akritas;
Georges, qui veut sa massue, et un vieillard, qui veut sa jeune femme.

Le nom de Georges n'est cité nulle part dans le poëme de Digénis. Jean est peut-être le même que Joannikios, mais c'est assurément de lui et peut-être de ce même Georges qu'il est question dans une chanson publiée par M. Ioannidis (*Statistique de Trébizonde*, pages 284-285), et qui se termine par ces belles paroles que le poëte met dans la bouche de la

mère du farouche apélate, venue prêter main-forte à son fils :

Si je meurs noire (c.-à.-d. *obscurément*), *je m'en vais* [*de ce monde*] *avec déshonneur; si je meurs rouge* [*de sang*], *je m'en vais avec joie.*

Quant au « vieillard décrépit » de la chanson, ne serait-ce point le vieux Philopappos du poëme?

La poésie populaire a dramatisé les derniers moments de Digénis. Pour la foule accoutumée à le voir tuer les brigands et assommer les monstres, le héros byzantin ne pouvait trépasser comme un mortel vulgaire. Le farouche Charon vient à sa rencontre, l'aborde avec mille précautions, et ne parvient à le vaincre qu'après une lutte formidable, qui me rappelle toujours ce passage de la prose que l'on chante dans l'Église catholique le jour de la fête de Pâques : *Mors et vita duello conflixere mirando.*

Notons encore une fois ici le merveilleux accord qui existe entre ces chansons et le poëme de Digénis. Il y a, dans le quatrième livre, un paragraphe que nous soupçonnons fort d'être incomplet et qui est intitulé : *Comment Basile devient lutteur*. Le peuple, qui n'ignorait pas la supériorité du héros dans ce genre d'exercice, n'a trouvé rien de plus naturel que de le mettre aux prises avec Charon. De là ces assauts surhumains qui ébranlent les montagnes et qui durent trois jours et trois nuits. On ne trouve rien d'aussi grandiose dans aucune autre poésie populaire.

Cette chanson est en dialecte de Trébizonde. Son importance historique n'échappera à personne de ceux qui ont lu l'épopée d'Akritas, et tous les chants populaires dont se compose le grand cycle poétique qui porte son nom.

Ὁ ΘΆΝΑΤΟΣ ΤΟΎ ΔΙΓΕΝΟΎΣ ΆΚΡΊΤΟΥ (1).

(Trébizonde. Dixième siècle.)

Ἀκρίτας κάστρον ἔχτιζεν τριγύρω 'ς τὰ ῥαχία,
σὺμ π' ἔν' τοῦ κόσμου τὰ φυτὰ ἐκεῖ φέρ' καὶ φυτεύει,
σὺμ π' ἔν' τοῦ κόσμου τὰ πουλιὰ ἐκεῖ φέρ' καὶ φωλεύει·
ἀτὰ κελᾴγδαν κ' ἔλεγαν· « πάντα θὰ ζῇ Ἀκρίτας! »
5 ἀτώρα κελᾳγδοῦν καὶ λὲγν πῶς θ' ἀποθάν' Ἀκρίτας.
« Ἀτὰ μικρὰ πουλάκια εἶν', ἂς κελᾳγδοῦν κὴ ἂς χαίρουν!
ἀτὰ μικρὰ πουλάκια εἶν', νὰ κελᾳγδοῦν 'κὶ ξέρνε! »
Ὅταν τερῇ τὸ πέραν κά, ὁ Χάρον κατηβαίνει.
« Ποῦ πᾷς, ποῦ πᾷς, ναὶ Χάρε μου, καὶ πᾷς καὶ χαρεμένα; »
10 — « Ἔρθα νὰ παίρω καὶ τὴν ψύ σ' καὶ πάγω χαρεμένα. »
— « Χάρε μ', γιὰ ἔλα ἂς παλέψουμε 'ς τὸ χάλκινον τ' ἁλώνι·
ἂν ἔν' καὶ τὸ νικᾷς με σύ, ἐπᾶρ' καὶ τὴν ψυχήν μου,
ἂν ἔν' καὶ τὸ νικῶ σ' ἐγώ, θὰ παίρω καὶ τὸν μαῦρο σ'. »
Ἐξέβαν καὶ ἐπάλεψαν, ἐνίκησεν ὁ Χάρον.
15 « Ναϊλλοὶ ἐμὲν καὶ βάγι ἐμέν, ἐνίκησέ μ' ὁ Χάρον!
φέρτε με τὴν φιλίντρα μου, φέρτε με τ' ἄρματά μου,
φέρτε με τὸ τοπούζι μου, ντὸ ἔν' ἑξῆντ' ὀκάδες,
καὶ τ' ἄλλο τὸ τοπούζι μου, ντὸ ἔν' ἑξῆντα πέντε. »
Φὲρν ἀτὸν τὴν σαΐτταν ἀτ', φέρουν ἀτὸν τ' ἄρματά τ',
20 φὲρν ἀτὸν τὸ τοπούζι του, ντὸ ἔν' ἑξῆντ' ὀκάδες,
καὶ τ' ἄλλο τὸ τοπούζι του, ντὸ ἔν' ἑξῆντα πέντε.
Σ' τὸ χιὲρν ἀτ' παίρει τ' ἄρματά τ', ζωσκέται τὰ λουρίαν τ'·

(1) Comparer à cette chanson celle qui a été publiée par M. Triantaphyllidis, dans les prolégomènes de son drame *les Fugitifs* (p. 49-50), et par moi dans mon *Recueil* (p. 194).

LA MORT DE DIGÉNIS AKRITAS.

Akritas bâtissait un château aux alentours des montagnes ; là il porte toutes les plantes du monde et les y plante, là il porte tous les oiseaux du monde et leur y fait un nid. Ces oiseaux chantaient et disaient : « Akritas vivra toujours ! » Maintenant ils chantent et disent que Akritas mourra.

« Ce sont de petits oiselets, qu'ils chantent et se réjouissent ! Ce sont de petits oiselets, ils ne savent ce qu'ils chantent ! »

Akritas regarde là-bas de l'autre côté, [il voit] Charon qui descend.

« Où vas-tu, où vas-tu, Charon, où vas-tu ainsi joyeusement ?

« Je suis venu pour prendre ton âme, c'est pour cela que je vais joyeusement.

« Viens, Charon, que nous luttions dans l'aire de bronze. Si tu es vainqueur, prends mon âme ; et, si c'est moi qui triomphe, je prendrai ton moreau. »

Ils sortirent et luttèrent ; Charon fut vainqueur.

« Malheur à moi ! malheur à moi ! Charon m'a vaincu ! Apportez-moi ma flèche, apportez-moi mes armes ; apportez-moi ma massue, qui pèse soixante oques, et mon autre massue, qui en pèse soixante-cinq. »

On lui apporte sa flèche, on lui apporte ses armes ;

ἀχπάσκεται 'Ακρίτας μου νὰ πᾷ νὰ κυνηγήση·
'ς τὸ μεσοστράτ' 'κ ἐπρόφτασε, 'ς τὸ μεσοστράτ' 'κ ἐπῆγεν·
25 ἐπόνεσεν ἡ κεφαλή τ', τάραξεν ἡ καρδία τ',
καὶ σὴτ τρομὰζν τὰ γόνατά τ', καὶ 'κὶ ἐπορεῖ νὰ πάγῃ.
Κλωσκέται πίσ' 'Ακρίτας μου, καὶ πυκναναστενάζει·
« ναλλοὶ ἐμὲν τὸν ἄκλερον, ἐγὼ πῶς θ' ἀποθάνω·
ἂς χαίρουντάνε τὰ ῥαχιά, ἂς χαίρουν τὰ θηρία,
30 ἂς ἔλεπνα 'ψηλὰ ῥαχιά, 'ψηλὰ παρχαρομύτια,
νὰ ποῖνα τ' ὄρνια κ' ἔκλαιγαν, τ' ὀρμάνια ν' ἐμοιρολόγαν!
Δέβα, καλή μου, στρῶσο με θανατικὸν κρεββάτι,
θέκον καὶ 'ς τὸ κεφάλι μου καὶ παρχαριοῦ λουλόπα. »
Διαβαίν' ἡ κάλη ἀτ', στρώνει ἀτὸν γιοργάνια καὶ τουσέκια,
35 καὶ θέκ' καὶ 'ς τὸ κεφάλιν ἀτ' καὶ παρχαρῆ λουλόπα.
« Κάλη, ἀδὰ ντὸ μ' ἔστρωσες ἀχάντια καὶ τριβόλια; »
— « 'Ακοῦς, ἀκοῦς, 'Ακρίτα μου, ντὸ λὲγν οἱ γειτονάδες;
Γιάννες λέγει· « παίρω τ' ἄλογόν τ' », καὶ Γειώργης « τὸ τοκὴ ὁ γέρον ὁ σαπόγερον λέγει· « παίρω τὴν κάλην τ'. » [πούζιν »,
40 « Γιάννεν 'κὶ πρέπει τ' ἄλογον, καὶ Γειώργην τὸ τοπούζιν,
τὸν γέρον τὸν σαπόγερον 'κὶ πρέπ' τὲμὸν ἡ κάλη. »
Τζακίζει τὸ τοπούζιν ἀτ', τ' ἄλογον ἀτ' σκοτόνει.
« Κάλη, ἂς ἐφτάμεν ἀσπασμὸν καὶ τζ' ἀποχωρισίας! »
Κλωσκέται κὰ νὰ προσκυνᾷ τ' 'Ακρίτα τὴν καρδίαν,
45 ἀτὸς τὴν κόρην ἔκλεισεν, τὴν θαυμαστὴν τὴν κάλην·
οἱ δύο μιὰν ἀπέθαναν, οἱ δύο μιὰν ἐθάφαν.

on lui apporte sa massue qui pèse soixante oques, et son autre massue qui en pèse soixante-cinq. Dans sa main il prend ses armes, il se revêt de sa cuirasse, et mon Akritas s'élance pour aller chasser. Il n'alla pas jusqu'à moitié chemin, jusqu'à moitié chemin il n'alla pas; il lui prit un mal de tête, son cœur se bouleversa, ses genoux tremblèrent, et il ne put avancer.

Akritas rebrousse chemin, et il pousse de fréquents soupirs.

« Malheur à moi, le déshérité, car je vais mourir! Adieu, les montagnes! Adieu, les bêtes fauves! Que ne puis-je voir les hauts sommets, les cimes sourcilleuses, pour faire pleurer [sur ma mort] les oiseaux de proie, et chanter tristement les forêts! — Viens, ma belle, dresse mon lit mortuaire, et mets à mon chevet des fleurs de la montagne! »

Sa belle vient, elle étend les draps et les couvertures, et elle met à son chevet des fleurs de la montagne.

« O ma belle, pourquoi m'as-tu fait un lit d'épines et de chardons?

« Entends-tu, mon Akritas, entends-tu ce que disent les voisins? Jean dit : « Je prendrai son cheval! » Georges : « Je prendrai sa massue! » Et le vieillard, le vieux décrépit, dit : « Je prendrai sa belle! »

« Jean ne doit point avoir mon cheval, ni Georges ma massue; et le vieillard, le vieux décrépit, il ne faut pas qu'il ait ma belle! »

Il brise sa massue, il tue son cheval.

« Viens, ma belle, que nous nous donnions le baiser de la séparation! »

Elle se penche pour embrasser la poitrine d'Akritas; mais, lui, il enserre [dans ses bras] sa jeune épouse, l'admirable jouvencelle. Tous deux ils moururent ensemble, et ensemble aussi ils furent ensevelis.

LA CHANSON DE SUZANNE.

Cette chanson perpétue le souvenir d'un meurtre commis, dans des circonstances assez dramatiques, par un frère sur sa sœur. Il est ordinairement assez difficile, pour ne pas dire impossible, d'assigner une date, même approximative, à ces sortes de chansons; mais on peut dire, sans trop de témérité, que la composition de ces petits poëmes suit presque toujours de très-près l'événement qu'ils célèbrent. Cependant, grâce à une circonstance purement fortuite, je suis en mesure d'affirmer qu'il existait déjà une version de cette pièce en 1679.

Au mois d'octobre dernier, je me trouvais à Varna, lorsque, passant près d'une affreuse boutique de brocanteur, j'aperçus, au milieu d'un indescriptible pêle-mêle d'objets de toute espèce, un petit lot de livres qui attira mon attention. J'en achetai quelques-uns, et entre autres un exemplaire de la *Belle Bergère* de Nicolas Drimytikos. Sur la garde du cartonnage de ce petit volume, son propriétaire avait écrit, sans doute pour essayer une plume, les deux vers suivants, qui sont le début d'une version de notre chanson, et dont je respecte scrupuleusement l'orthographe fantaisiste :

ἄρχωντες καὶ ἀρχόντισες, ὅλοι μικροὶ μεγάλη,
ἐλᾶτε νὰ γρυκίσεται τῆς σούσας τὸ τραγούδη.

Puis, au-dessous, de la même écriture et deux fois répétée, cette date : « 1679 νοεμβρίου 24. »

Il va sans dire que, depuis bientôt deux siècles, la forme sinon le fond de cette chanson a subi bien

des changements et bien des altérations. Nous n'en voulons pour preuve que le nom d'un des principaux personnages du drame, l'amant de l'infortunée Souza, qui, dans la version que je donne ci-après, s'appelle Sarri Bacri; dans une autre, Sarimbey (G. Deville, *De popularibus cantilenis apud recentiores Græcos*, page 52), et, dans une troisième, Sérimbéli (*Almanach national*, de Vréto, année 1865, page 37).

Partant de ceci que Sarri Bacri, amant de Suzanne, était Turc et qu'il n'y avait pas d'Ottomans en Crète avant la conquête de cette île par le Grand-Seigneur, nous nous croyons en droit d'assigner à l'événement célébré par cette chanson une date comprise entre les années 1669 et 1679.

Nous en possédons une quatrième version recueillie à Corfou; elle diffère des trois autres, d'abord par son style bariolé de termes italiens, particularité qu'explique suffisamment sa provenance; et ensuite par la façon tragique dont elle se termine. Après que Suzanne, condamnée par le médecin, a rendu le dernier soupir, Sarri Bacri, fou de douleur, tue le fratricide, puis se poignarde lui-même; enfin le père et la mère de la jeune fille meurent de chagrin. Un tel dénouement est en complet désaccord avec la simplicité de la poésie populaire grecque, et nous soupçonnons fort qu'il est l'œuvre de quelque Corfiote enthousiaste des drames sanglants qui faisaient les délices du théâtre italien au dix-septième siècle.

ΤΗΣ ΣΟΥΣΆΝΝΑΣ ΤΌ ΤΡΑΓΟΎΔΙ.

(Crète. Dix-septième siècle.)

Κάθε πωρνὸ μὲ τὴ δροσιά, π' ἀνοίγει τὸ λουλούδι,
ἀφουκραστῆτε νὰ σᾶς 'πῶ τὸ κρητικὸ τραγούδι.
Ὅποιος καὶ δὲν ἀγάπησε καὶ θέλει ν' ἀγαπήσῃ,
νὰ τόνε φᾶσι τὰ θεριά, γῆ ποταμὸς ἢ βρύσι,
5 γιατὶ κ' ἡ Σοῦσα ἡ λυγερή, τζῆ Κρήτης τὸ καμάρι,
ἀγάπα τὸν Σαρρῆ Μπαχρῆν ἄντρα νὰ τὸν ἐπάρῃ.
Μιὰν παρασκὴν σηκόνεται, 'ς τὸ στρῶμα της καθίζει,
καὶ μὲ τὸ γιαγλικάκι τζῆ τὰ μάτια τζῆ σφουγγίζει,
κὴ ὁ κύρης τζῆ τήνε θωρεῖ κ' ἡ μάννα τζῆ τὴν λέγει·
10 « τί ἔχεις, Σουσαννάκι μου, καὶ κάθεσαι καὶ κλαίγεις; »
— « Ὄνειρον τ' ὠνειρεύθηκα τὸ δόλιον, τὸ παντέρμον,
πῶς εἶδα τ' ἀδελφάκι μου γυμνόν, ξεσπαθωμένον,
κ' ἦτον καὶ τὸ γελέκι του 'ς τὸ αἷμα βουτημένον! »
— « Ἄφες τον, θυγατέρα μου, 'ς τὸν θεὸν παραδομένον,
15 νὰ σοῦ τὸ βγάλ' ἡ χάρη του καλὸν καὶ βλογημένον·
ἄφες τον, θυγατέρα μου, 'ς ταῖς στράταις ποῦ γυρίζει,
γιὰ ποταμοὶ τὸ φάγασι, γι' ἄλλη κόρη τ' ὁρίζει. »
Μιὰ πέφτη ἀργὰ τόνε καλεῖ, τὸν εἶχε καλεσμένον
ἡ Σοῦσα τὸν Σαρρῆ Μπαχρῆν, κ' ἦτον καὶ πηγαιμένος.
20 Μέσα 'ς τοῦ ὕπνου τὰ γλυκειά, 'ς τοῦ ὕπνου τὰ κανάκια,
γροικᾷ τὴν πόρτα, τὴν γροικᾷ καὶ συχνοκουρταλοῦσε·
τὰ χέρια ποῦ τὴ σφάξανε ἤτονε καὶ κτυποῦσαν!
Σιγὰ σιγὰ τὸν ἐξυπνᾷ, σιγὰ σιγὰ τὸν λέγει·
« ξύπνησε δᾶ, Σαρρῆ Μπαχρῆ, νὰ πάγῃς νὰ μισέψῃς,
25 γιατὶ θὲ νᾶσαι ἀφορμὴ νὰ κακοθανατήσω. »

LA CHANSON DE SUZANNE.

Chaque matin avec la rosée qui fait éclore les fleurs, écoutez que je vous dise la chanson crétoise.

Quiconque n'a point aimé et se propose d'aimer, puissent le dévorer les bêtes féroces, ou un fleuve ou une fontaine! Suzette, la jouvencelle, l'orgueil de la Crète, aimait Sarri Bacri, et voulait le prendre pour mari.

Un vendredi elle se lève, sur son lit elle s'assied, et avec son mouchoir elle s'essuie les yeux. Son père la regarde, et sa mère lui dit : « Qu'as-tu, ma petite Suzette, que tu es assise à pleurer? »

« J'ai fait un songe, un songe plein de tristesse et de deuil; j'ai rêvé que je voyais mon frère tenant en main son épée nue, et son vêtement était trempé de sang.

« Laisse-le, ma fille, entre les mains de Dieu, et puisse sa grâce te le ramener heureux et béni! Laisse-le, ma fille, dans les chemins qu'il parcourt; ou les fleuves l'ont dévoré, ou quelque jeune fille le tient sous sa loi. »

Un jeudi soir, Suzette appelle Sarri Bacri; elle l'avait appelé, et il était déjà venu. Pendant qu'ils s'abandonnaient aux caresses d'un doux sommeil, elle entend frapper à la porte à coups redoublés; les mains qui l'égorgèrent, c'était elles qui frappaient!

Tout doucement elle éveille son amant, tout doucement elle lui dit : « Réveille-toi, Sarri Bacri, pour t'en aller, pour te retirer, car tu seras cause que je vais mourir de malemort. »

— « Κοιμήσου, Σουσαννάκι μου, καὶ σβύσε καὶ τὸν λύχνον·
μ' ἀλλοῦ τὸ λέει ὁ κούρταλος κὴ ἀλλοῦ τὸ λέει ὁ κτύπος! »
Καὶ πάλε ξανακτύπησαν τὴν ἔρημή τζη πόρτα·
τὰ χέρια ποῦ τὴ σφάξανε κὴ ἀποῦ τὴν θανατῶσαν·
30 « Ἄμε, Σουσῆ μου, κὴ ἄνοιξε κ' ἐγὼ μπαίνω 'ς τὴν κλίνη,
γιατ' ἡ γιάγάπη σου ἡ πολλὴ νὰ φύγω δὲν μ' ἀφίνει. »
— « Καλῶς το, τ' ἀδελφάκι μου, τὸ πολυξωρισμένο,
ἀποῦ βαστᾷ 'ς τὸ χέρι του σπαθάκι ἀκονισμένο! »
Τὴ σκάλαν της ἀνέβηκε, 'ς τὴν κλίνην τζη καθίζει·
35 « ἄμε, Σουσάννα, φέρε μου κρύο νερὸν 'π' τὴ βρύση,
κὴ ἀπὸ τὴν στράταν τὴν πολλὴν εἶμαι ἀποκαμωμένος. »
Παίρν' ἡ Σουσῆ τὸν μαστραπᾶν μὲ τ' ἀργυρὸ ἀλυσίδι,
κὴ ἀπὸ τὸ πηγαδάκι τζη πῆγε νερὸ νὰ σύρῃ.
ῥουχαλισιόνα ἤκουσε 'ς τὴ κλίνη τζ' ἀποκάτω,
40 τὸ τορναλέττο σήκωσε, βρίσκει τον καὶ κοιμᾶτο.
Πάγει τ' ἡ Σοῦσα τὸ νερό, κεῖνος νερὸ δὲν πίνει·
μὲ τ' ἄγριο τὴν συντηρᾷ, μὲ τ' ἄγριο τὴν λέγει·
« μωρή, ποιὸς εἶν' ποῦ κείτεται 'ς τὴν κλίνη σ' ἀποκάτω;
ἐμπρός μου κάμνεις μπουρδελιό, κ' ἐγὼ δὲν πίστευά τό! »
45 — « Νειρεύεσαι, ἀδελφάκι μου, γῆ πούρη φαίνεταί σου,
λόπις θαρρεῖς πῶς κάμνω 'γὼ τζῇ τέχναις τζῇ δικαῖς σου; »
— « Μωρή, καὶ δὲν νειρεύομαι, μουϊδὲ καὶ φαίνεταί μου,
μὰ μὲ τὰ μάτια μου θωρῶ καὶ κακοφαίνεταί μου! »
Τὸ τορναλέττο σήκωσε, καὶ δείκνυ τζή τον κηόλα,
50 τότε κ' ἡ Σοῦσα γίνηκε σὰν τὴν καρνάτα βιόλα.
Τὸ χαντζεράκι τοῦσυρε ἀπ' ἀργυρὸ θηκάρι,
καὶ 'ς τὰ 'ψηλὰ τὸ σήκωσε καὶ 'ς τὴν καρδιά τζη φτάνει·
κὴ ἀπὸ τὸν τόσον ταραγμόν, ποῦκαμε τὸ κορμί τζη,
ἐσείσθηκεν ἡ κλίνη τζη, γροικᾷ καὶ τὸ πουλί τζη.
55 Μόσχον καὶ μοσχοκάρυα μασσᾷ, καὶ τὴν ἀχνίζει
καὶ μὲ τὸ γιαγλικάκι τζη τὰ αἵματα σφουγγίζει

« Dors, ma petite Suzette, et éteins la lampe; autre part sont les coups frappés à la porte, autre part est le bruit! »

Mais elles frappèrent de nouveau à la pauvre porte, les mains qui l'égorgèrent et lui donnèrent la mort!

« Va ouvrir, ma Suzette, et moi, je me glisse sous le lit, car l'extrême amour que j'ai pour toi me défend de partir. »

« Sois le bienvenu, mon frère, après ton lointain voyage, toi qui portes à la main une épée aiguisée! »

Il monta l'escalier de sa sœur et s'assit sur son lit.

« Va, Suzanne, va me chercher de l'eau fraîche à la fontaine, car je suis harassé de ma longue route. »

Suzette prend la cruche avec la chaîne d'argent, et va tirer de l'eau à son puits.

Son frère entendit des ronflements sous le lit; il soulève le tour de lit et trouve Sarri Bacri qui dormait. — Suzette apporte de l'eau à son frère, mais il refuse de la boire; il regarde sa sœur d'un air farouche, et durement il lui dit : « Quel est donc cet homme qui est couché sous ton lit? Tu fais la prostituée en ma présence; je n'aurais jamais cru pareille chose! »

« Tu rêves, mon frère, et cela te semble ainsi; est-ce que tu crois que je mène la même vie que toi?

« Eh non! je ne rêve pas, et cela ne me semble point ainsi; mais ce que je vois de mes yeux, voilà ce qui me mécontente. »

Il souleva le tour de lit, et lui montra son amant, et alors Suzette devint comme une violette incarnat.

Il tira son poignard d'un fourreau d'argent il le leva en haut et le plongea dans le cœur de Suzette. Aux violentes convulsions qu'éprouva le corps de la jeune fille, son lit remua, et son bien-aimé l'entendit. Il mâche

« Ἄμε, πουλί μου, 'ς τὸν γιατρόν, γιάτρεψε τὸ κορμί σου,
καὶ ὅσα φλούρια γυρέψῃ τα, δίδει τα ὁ Μπαχρῆς σου. »
— « Ἄνοιξε, μάννα, νὰ σοῦ 'πῶ ἕνα καλὸ χαμπέρι,
60 γιὰ τὸν υἱόν σου τὸν Γιαννιόν, ποὖλθε ἀπ' τὰ πέρα μέρη. »
Κ' ἡ μάννα της, ὡς νὰ τὴν 'δῇ, σύρνει φωνὴ μεγάλη·
« ἄχι, καὶ ποιὸς σοῦ τῶκαμεν ἐτούτονα τὸ χάλι; »
— « Μάννα μ', ὁ γυιός σου ὁ Γιαννιὸς ἀπὸ τὰ πέρα μέρη
ἦλθε καὶ μ' ἐμαχαίρωσε, καὶ δὲν ἔχεις χαμπέρι! »
65 — « Ἂς ἔχῃ τὴν κατάραν μου καλό του φυλακτάρι! »
Κὴ ὁ κύρης της, νὰ τὴν ἰδῇ, σύρνει φωνὴν περίσσια·
δέντρα ξερριζωθήκασι, μηλιαῖς καὶ κυπαρίσσια,
κὴ ἀπὸ τὴν χέρα τήν 'πιασε, καὶ 'ς τοῦ γιατροῦ τὴν πάγει.
« Γιατρέ μου, γιάτρεψέ μου το καὶ μένα τὸ παιδί μου,
70 κὴ ἂν δὲν σὲ σώσουν τ' ἄσπρα μου, πᾶρε καὶ τὴν ζωή μου. »
— « Ἂν ἦν' περυσινὸς σεβντᾶς, μπορῶ νὰ τὸν ὑγειάνω·
μ' ἂν ἦν' περγιοπερύσινος, δὲν ἔχω τί σοῦ κάνω,
εἰς τοῦ θανάτου τζῆ πληγαῖς βοτάνια δὲ φελοῦσι,
μουϊδὲ γιατροὶ γιατρεύουσι, μουϊδὲ κὴ ἅγιοι βουηθοῦσι. »
75 — « Μισσεύεις, Σουσαννάκι μου, κ' ἴντα μου παραγγένεις; »
— « Μισσεύω, παραγγένω σου, κὴ ἀφίνω καὶ κατάρα,
νὰ πᾶτε νὰ μὲ θάψετε εἰς τὴν Ἁγιὰν Τριάδα (1). »

(1) Il est permis de croire que la « Sainte-Trinité », où Suzanne manifeste le désir d'être ensevelie, n'est autre que le célèbre monastère de ce nom, province de la Canée. — Voyez page 17 des Κρητικά de Chourmouzis (Athènes, 1842).

du musc et des noix muscades, puis la parfume de son haleine, et avec son mouchoir il éponge le sang.

« Allons chez le médecin, ma bien-aimée, afin qu'il soigne ton corps, et ton Bacri lui donnera tout l'or qu'il peut demander.

« Ouvre, ma mère, pour que je t'apprenne une bonne nouvelle, relative à ton fils Jean, qui est revenu des pays lointains. »

Quand sa mère la voit, elle pousse un grand cri : « Hélas! et qui t'a mise dans un pareil état? »

« Ma mère, Jean, ton fils, est revenu de l'étranger; il m'a donné un coup d'épée, et tu n'en sais rien! »

« Qu'il ait ma malédiction pour bonne amulette! »

Quand son père la voit, il jette un grand cri (les arbres, pommiers et cyprès, en furent déracinés), il la prend par la main et la conduit chez le médecin.

« Médecin, guéris mon enfant, et, si mon argent ne te suffit pas, prends aussi ma vie. »

« Si c'est un amour d'une année, je puis le guérir; mais, s'il est plus ancien, je ne puis rien y faire; aux blessures mortelles, les remèdes ne servent de rien; point de médecins qui les guérissent, point de saints qui les soulagent. »

« Tu pars, ma petite Suzette, et quelles sont tes recommandations? »

« Je pars et je te recommande d'aller m'ensevelir à Sainte-Trinité, sinon je te laisse ma malédiction. »

ENTRÉE DES TURCS A SFAKIA.
MAITRE JEAN DE SFAKIA.

La première de ces deux chansons m'a été donnée, à Athènes, par M. Joseph Manousogiannakis, de Nimbros ou Imbros, petit village voisin de Sfakia; la seconde a été écrite par moi, à Constantinople, sous la dictée d'un Crétois, Angelo Perakis, guide principal de l'hôtel du Luxembourg, à Péra. Il existe deux autres versions de la chanson de Maître Jean, qui diffèrent en maints passages de celle que je publie aujourd'hui ; l'une se trouve dans l'*Almanach national* de Marino Vreto (année 1865, pages 48-50); l'autre dans mon *Recueil* (pages 96-103).

Les événements qui ont inspiré ces chansons étant très-peu connus, je crois ne pouvoir mieux faire que de reproduire ici ce que M. Georges Perrot en a écrit dans son livre intitulé *l'Ile de Crète* (Paris, 1867) :

« Les Sfakiotes, qui ne s'étaient jamais sentis plus aguerris et plus fiers que dans le courant du siècle dernier, furent entraînés dans la désastreuse expédition de 1770. Cette entreprise, provoquée par l'inquiète ambition de l'impératrice Catherine, pompeusement annoncée à l'Occident et brillamment commencée, ne devait aboutir, grâce à la sotte présomption d'Alexis Orlof, qu'à d'humiliants échecs et à une lamentable effusion de sang chrétien. La révolte fut décidée et conduite dans l'île de Crète par un certain *Maître Jean,* dont le nom et le souvenir se sont conservés dans un chant populaire que j'écrivis à Sfakia même, sous la dictée des vieilles femmes.

Maître Jean devait sans doute le titre que lui donne la tradition à quelque supériorité intellectuelle qu'il aurait acquise je ne sais où. Peut-être avait-il, dans sa jeunesse, voyagé hors de l'île. Quoi qu'il en soit, c'était le plus riche propriétaire de Sfakia. Il semble avoir eu une tête politique capable de former de vastes plans ou du moins de les comprendre et d'en poursuivre l'exécution avec patience et résolution. Il voulait, comme dit le poëme populaire qui perpétue sa mémoire, rétablir la nationalité hellénique, τὴν ῥωμηοσύνην. Aussi, dès que l'apparition de la flotte russe et les premiers succès de l'insurrection de Morée furent connus en Crète, Maître Jean souleva Sfakia. Il était en relation, depuis plusieurs années déjà, avec Benaki, le primat messénien, et avec les chefs maniotes; des armes et des munitions avaient été amassées de longue main. Les Sfakiotes réussirent d'abord; ils se répandirent dans la plaine, pillèrent beaucoup et réduisirent les autres à s'enfermer dans les plates-formes.

« Ce fut alors que Maître Jean fit un voyage à Paros pour se concerter avec Orlof, et lui demander une coopération active, une attaque sur l'une des forteresses de l'île. Orlof, qui avait l'ambition d'un grand rôle, mais qui n'en avait pas le génie, ne sut rien comprendre et ne voulut rien faire. Il attendit, et, pendant qu'il se donnait de grands airs et qu'il tranchait du souverain, la Morée fut reconquise à l'aide de la soldatesque albanaise. La partie était perdue, partout en Crète les raïas étaient restés tranquilles; Sfakia seul était en armes. Les pachas rassemblèrent des troupes et marchèrent, avec des forces imposantes, contre les Sfakiotes. Ceux-ci étaient divisés, les uns voulaient se soumettre, les autres résister. Pendant qu'on discu-

tait, les Turcs franchirent les défilés, ravagèrent et incendièrent les villages d'Askyfo et d'Anopolis, et ne se retirèrent qu'en emmenant de nombreux prisonniers et un riche butin. Maître Jean n'avait cessé de conduire la résistance ; mais, mal secondé, il fut partout battu et repoussé; son frère même tomba aux mains des Turcs. Ceux-ci, malgré leur succès, ne regardaient point la rébellion comme supprimée, tant qu'ils n'en auraient point le chef entre les mains. De Megalo-Kastro, le pacha fit porter à Maître Jean des paroles de pardon et de réconciliation, en l'engageant à venir le trouver pour faire sa paix et rentrer en grâce. Pour mieux assurer l'effet de ses promesses trompeuses, on força, par des menaces de mort, le frère du chef à lui écrire une lettre, où il se portait garant de la bonne foi du pacha et pressait Maître Jean de céder. Tout en se conformant aux ordres de celui dont un signe pouvait faire tomber sa tête, le rusé Sfakiote trouva moyen de donner un avertissement à son frère. Au bas de sa missive, il écrivit trois fois la lettre μ, dans un endroit où, sans frapper les yeux, elle pouvait, avec un peu d'attention, être aisément distinguée. Cette lettre signifiait dans sa pensée μή (ἔρθῃς), μή, μή : *Ne viens pas, ne viens pas, ne viens pas.* Il espérait que son frère comprendrait ce langage, resterait dans la montagne et se déroberait à la mort qui l'attendait. Mais celui-ci, las du rôle qu'il jouait et des maux qu'il attirait sur son pays, conseillé d'ailleurs par de faux amis vendus au pacha, n'examina point la dépêche, s'empressa d'accepter ce qu'on lui proposait et donna tête baissée dans le piége. On l'accueillit d'abord avec beaucoup d'amitié et d'honneurs ; puis, dès qu'on fut sûr de le bien tenir, on changea de ton. Il fut pendu à Candie, comme bri-

gand, et l'île entière retomba sous un joug plus dur que jamais.

« Ces détails sur un personnage, dont le nom n'est mentionné dans aucune histoire publiée en Occident, m'ont été donnés dans le pays même par la tradition et les chants qui la conservent, puis confirmés à Athènes par un des Crétois qui connaissaient le mieux l'histoire moderne de leur île, M. Antoniadis, un courageux combattant de la guerre de l'Indépendance, et le rédacteur, pendant de longues années, de l'un des journaux les plus estimés qui se soient publiés à Athènes, l'*Athina*. »

Nous pouvons ajouter aux détails qui précèdent cette note tirée de la *Grèce sous la domination turque* de M. Constantin Sathas (page 521) :

Ὁ ἀρχηγὸς τῆς ἐπαναστάσεως Δασκαλογιάννης, ἢ Ἰωάννης Δασκαλάκης, γεννηθεὶς εἰς Ἀνώπολιν τῶν Σφακιῶν, καὶ ὢν εἷς ἐκ τῶν προκριτωτέρων, νοημονεστέρων καὶ πλουσιωτέρων τῆς νήσου, ἐπεσκέφθη χάριν μαθήσεως καὶ τὴν Εὐρώπην, ἔνθα ἔκοψεν, ὡς λέγεται, ἴδιον χρυσοῦν νόμισμα, τὸ ὁποῖον μέχρι τοῦδε φέρουσιν αἱ Σφακιαναὶ γυναῖκες ὡς κόσμημα. Μετὰ τὴν ἀποτυχίαν τῆς ἐπαναστάσεως, συλληφθεὶς ἀπήχθη δέσμιος εἰς Ἡράκλειον καὶ ὑπέστη τὸν μαρτυρικώτερον τῶν θανάτων, ἐκδαρεὶς ζῶν διὰ πυροπετρῶν· ὁ υἱὸς τοῦ Δασκαλογιάννη, ὁ περίφημος ὁπλαρχηγὸς Γεώργιος Τζελεπῆς, πρῶτος ὑψώσας ἐν Κρήτῃ τὴν σημαίαν τῆς ἐπαναστάσεως (15 ἰουνίου 1821) καὶ πολλὰς κατὰ τῶν Τούρκων συνάψας μάχας, ἔπεσεν ἡρωϊκῶς.

ΠΩΣ ΟΙ ΤΟΪΡΚΟΙ ΈΜΒΉΚΑΣΙΝ ΕΪΣ ΤΆ ΣΦΑΚΙΆ.

(Crète. Canton de Sfakia. 1770.)

Ἐλέγασιν εἰς τὰ Σφακιὰ πῶς Τοῦρκος δὲν ἠμπαίνει,
ἀλλὰ θωρῶ κ' ἠμπήκασι κ' εἶναι καὶ θυμωμένοι·
τὴν πρώτη 'μέρα τοῦ μαγιοῦ, μιὰ παρασκὴν ἡμέρα,
ἠμπῆκ' ὁ Τοῦρκος 'ς τὰ Σφακιὰ μὲ τὸ σπαθὶ 'ς τὴ χέρα·
5 ἠμπῆκ' ὁ Τοῦρκος 'ς τὰ Σφακιά, ἀνάθεμα τὴν ὥρα!
κ' ἐκρούσεψε τὸν τόπο μας ὡσὰν καὶ κάθε χώρα.
« Ἀντρεῖε Καλλικράτη μου, Ἀσκύφου καὶ τὰ ἄλλα,
ποῦναι τὰ παλληκάρια σας νὰ τρέξουν σὰν λειοντάρια;
ποῦναι τὰ παλληκάρια σας, οἱ ξακουσμένοι ἄντρες,
10 νὰ τρέξουνε σὰν λέοντες, νὰ πιάσουν τζῇ στενάδαις; »
— « Κάτω 'ς τὸ Φραγκοκάστελλο παίζουσι τὰ παιγνίδια,
καὶ πάνω 'ς τὴν Ἀνώπολι κτίζουσι μιντιρίσια·
τοὺς Τούρκους περιμένουσι, πηδοῦν ἀπ' τὴν χαρά των,
γιατὶ θὰ κάμουν πόλεμον νὰ δείξουν τὴν ἀντρειά των. »
15 Οἱ Τοῦρκοι, ὡς ἀνέβηκαν ἀπάνω εἰς τὸ φόρο,
ἐμήνυσαν τῶ Σφακιανῶν μὲ τὸν μαντατοφόρο·
« ἐλᾶστε νὰ προδώσετε, νὰ γίνετε ῥαϊάδες,
γιατ' ἐμεῖς θὰ σᾶς πιάσωμεν, ἂν ἦστε κ' ἡρωάδες·
ἐλᾶστε νὰ προδώσετε 'ς τὰ πόδια τοῦ σουλτάνου,
20 νὰ σᾶς χαρίσῃ χάρισμαν ἕνα πολὺ μεγάλο,
νὰ σᾶς χαρίσῃ χάρισμα προνόμια μεγάλα,
ὀγιὰ νὰ διακρίνεστε ἀποὺ τὰ μέρη τ' ἄλλα.
τὸν τόπο σας θ' ἀφήσωμεν ἀσύδοτο μὲ νόμους
παντοτεινοὺς 'ς τοῦ λόγου σας καὶ εἰς τοὺς ἀπογόνους. »
25 — « Τὰ δῶρα σας γνωρίζομε, τὰ δακρυογεμισμένα,

COMMENT LES TURCS ENTRÈRENT A SFAKIA.

On disait que les Turcs n'entreraient point à Sfakia, mais je vois qu'ils y sont entrés et qu'ils sont en colère.

Le premier jour de mai, un vendredi, les Turcs sont entrés dans Sfakia, avec l'épée à la main; les Turcs sont entrés à Sfakia (maudite soit cette heure!) et ont ravagé notre pays, ainsi que toute autre contrée.

« Vaillant Callicrate, Askyfo et les autres villages, où sont vos pallikares, pour qu'ils s'élancent comme des lions? Où sont vos pallikares, vos guerriers fameux, pour qu'ils s'élancent comme des lions et occupent les défilés? »

« En bas, à Francocastello, ils jouent des instruments; en haut, à Anopolis, ils construisent des retranchements. Ils attendent les Turcs, et ils sautent de joie, parce qu'ils vont combattre et montrer leur vaillance.

« Quand les Turcs furent montés sur la place publique, ils firent savoir ceci aux Sfakiotes par un messager: « Venez faire votre soumission et devenir rayas, car nous vous ferons prisonniers, si même vous êtes des héros. Venez faire votre soumission aux pieds du sultan, afin qu'il vous accorde un très-grand présent, qu'il vous octroie de grands priviléges et que vous soyez distingués des autres provinces. Nous vous exempterons à perpétuité de toutes lois, vous et vos descendants. »

γιατὶ τὰ δίδετε συχνὰ καὶ εἰς τὴν ἄλλη Κρήτη·
γιαύτως θὰ προτιμήσωμεν οὖλοι μας νὰ χαθοῦμε,
παρὰ νὰ προσκυνήσωμε καὶ νὰ ἀτιμασθοῦμε.
Ἐφάγετε τζοὶ χριστιανούς, σκληρότατοι μπουρμάδες,
30 γιαύτως θὰ ζοῦμε 'λεύτεροι κὴ ὄχι ποτὲ ῥαϊάδες. »
Καὶ ὁ πασᾶς σὰν τἄκουσεν ἐθύμωσε μεγάλα,
κ' ἐμήνυσε τῶ Σφακιανῶν πῶς θὰ τοὺς κάμῃ σκλάβους.
« Κάμε τὸ κέφι σου, πασᾶ, καὶ πλειὸ μὴν ἀνημένῃς,
ἐμεῖς δὲν σοῦ προδίδομε, γιατ' εἴμεθα μνωμένοι·
35 ἐμεῖς δὲν σοῦ προδίδομε ῥαϊάδες νὰ γενοῦμε,
γιατ' ἔχομε καλλίτερα οὖλοι μας νὰ χαθοῦμε. »
— « Ἐγὼ 'ς ἐσέν, βρὲ Σφακιανέ, θὰ πέψω τὸ ἀσκέρι.
μουϊδὲ καὶ δὲν θὰ φύγωμεν ὅλο τὸ καλοκαίρι.
Θαρρεῖτε σεῖς εἰς τὰ βουνὰ πῶς θὰ ξεμιστευθῆτε,
40 ἔχω κὴ ἐγὼ γιαγιάνιδαις, ἀτοῦ θὰ τζοὶ δεχθῆτε·
καὶ τὰ παιδιά σας ἔχετε 'ς ταῖς τρύπαις φυλαγμένα,
ἐγὼ θὰ πιάσω κὴ ἀπ' αὐτὰ νὰ φέρω εἰς ἐμένα. »
— « Πᾶρε γυναίκαις καὶ παιδιά, καὶ πᾶρε καὶ κοπέλαις,
λόπις καλοσουρίσετε, γιατ' εἶστε μπουρμαδέλες. »
45 Ἐτόσα δᾶ μιλήσασι κ' ὕστερα ἐκινῆσα
τὸν πόλεμον τὸν φοβερὸν ἀπὸ τὰ μιντιρίσια·
ὅταν τὸν ἐκινήσασι κὴ ἄψασι τὰ τουφέκια,
ἡ μπάλαις ἔπεφταν παντοῦ ὡσὰν τ' ἀστροπελέκια·
'ς τὰ στήθια ἐκτυπούσασιν ἡ μπάλαις σὰ χαλάζι,
50 κ' ἐτρέχασι τὰ αἵματα σὰν τὸ νερὸ 'π' τὴ βρύσι.
Ὄφου! πόσ' ἀποθάνασιν ἀντρεῖα παλληκάρια,
κ' ἐκείτουντα χάμαι 'ς τὴ γῆ μὲ δίχως γνωριμάδα·
ἐκείτουνταν, οἱ γιῶμορφοι κὴ ἀγγελοπλουμισμένοι,
χάμαι 'ς τὴν γῆν ἀγνώριστοι 'ς τὸ αἷμα των χωσμένοι·
55 ἐκείτουνταν, κ' ἡ μάνναις των ἔκλαιαν καὶ θρηνοῦσαν,
μὲ δάκρυα ὁλόμαυρα κάθε καρδιὰ κινοῦσαν·

« ous connaissons vos dons fertiles en larmes, ar vous en êtes prodigues envers le reste de la Crète. Aussi aimons-nous mieux tous périr que de faire notre soumission et nous déshonorer. Vous avez dévoré les chrétiens, cruels renégats, aussi vivrons-nous libres et jamais rayas. »

Quand le pacha entendit cela, il fut très-irrité, et il fit savoir aux Sfakiotes qu'il les réduirait en esclavage.

« Fais ton plaisir, pacha, et n'attends pas davantage; nous ne nous soumettons point à toi, car nous l'avons juré; non, nous ne nous soumettons pas, nous ne voulons point être rayas, tous nous préférons la mort. »

« J'enverrai contre vous mon armée, ô Sfakiotes, et nous ne nous en irons pas durant tout l'été. Vous comptez sur vos montagnes pour vous exempter du tribut, mais j'ai aussi des fantassins, vous les y recevrez. Vous avez caché vos enfants dans les trous, et j'en prendrai parmi eux pour les mettre près de moi (*c. à. d.* pour en faire mes serviteurs). »

« Prends femmes et enfants, prends aussi les jeunes filles; vous réussirez peut-être, car vous êtes des infidèles. »

Ils dirent et commencèrent ensuite un combat terrible de derrière leurs retranchements. Quand ils eurent ouvert le feu et allumé [les mèches de] leurs fusils, les balles tombaient partout comme des coups de foudre, et frappaient les poitrines comme une grêle, le sang coulait comme l'eau [coule] de la source.

Hélas! combien de braves pallikares moururent et gisaient à terre, méconnaissables! Ils gisaient à terre, ces jeunes gens, beaux comme des anges, baignés dans leur sang; ils gisaient, et leurs mères pleuraient

μὲ μυριολόγια θλιβερά, μὲ χείλη μαραμμένα,
ἐκάθουνταν 'ς τὸ πλάγι των, παινέματα κ' ἐλέγαν,
κ' οἱ γιάναστεναγμοί τωνε πετοῦσαν 'ς τὸν ἀέρα,
60 καὶ τὰ λουλούδια μάραναν ἐκείνη τὴν ἡμέρα.
Ἐτοῦτα ὅλα κάμασιν οἱ ξακουσμένοι ἄντρες,
νὰ πέσουσιν ὡσὰν θεριὰ ἀπάνω 'ς τοὺς μπουρμάδαις·
ἀλλὰ κὴ αὐτοὶ σὰν εἴδασι τὴν τόλμην τῶν ἐχτρῶν τως,
ἐφεύγασι μὲ προθυμιὰ καὶ μὲ τὸν θάνατόν τως.
65 Σ τὸ Ῥέθυμνος ἐτρέχασιν οὖλοι οἱ Τουρκαλάδες,
γιὰ τὴ σφαγὴ τὴ φοβερὴ ἀπὸ τοὺς νιοὺς ραϊάδαις,
καὶ κεῖνοι τζοὶ ρωτήσασι ποῦ ἦσαν τ' ἄρματά των·
« οἱ Σφακιανοὶ τὰ πήρασι, καὶ τάχουνε 'δικά των. »
Καὶ πάλε τζοὶ ρωτήσασι ποῦναι τὰ παλληκάρια·
70 « οἱ Σφακιανοὶ τὰ φάγασιν ἀπάνω 'ς τὰ λαγκάδια. »
Καὶ πάλε τζοὶ ξαναρωτοῦν γιὰ τζοὶ μπουλουμπασάδαις·
« οἱ Σφακιανοὶ τζοὶ σκότωσαν, ὄφου! κρίμα τζ' ἀγάδαις! »

et se lamentaient, et leurs sombres larmes émouvaient tous les cœurs; assises à côté d'eux, elles disaient de leurs lèvres desséchées des myriologues plaintifs, et leurs gémissements montaient jusqu'au ciel, et ce jour-là les fleurs se fanèrent. Voilà tout ce qu'ils firent, ces hommes fameux, pour fondre comme des bêtes féroces sur les infidèles. Quand ceux-ci virent l'audace de leurs ennemis, ils se hâtaient de fuir, au péril de leur vie.

Tous les Turcs coururent à Rhéthymno, pour échapper au terrible massacre des jeunes rayas, et ceux-ci leur demandèrent où étaient leurs armes.

« Les Sfakiotes les ont prises et les ont en leur possession. »

Et ils leur demandèrent où étaient leurs gens.

« Les Sfakiotes les ont dévorés dans les vallées. »

Et ils leur demandèrent encore où étaient leurs officiers.

« Les Sfakiotes les ont tués, hélas! ces pauvres agas! »

Ὁ ΔΑΣΚΑΛΟΓΙΆΝΝΗΣ ΤΩ̃Ν ΣΦΑΚΙΩ̃Ν

(Crète. Canton de Sfakia. 1770.)

Ἀφουκραστῆτε νὰ σᾶς 'πῶ, ὅλοι μικροὶ μεγάλοι,
τραγούδι νὰ τὸ μάθετε γιὰ τὸν Δασκαλογιάννη.
« Δάσκαλε Γιάννη τῶ Σφακιῶν, μὲ τὸ πολὺ φουσσάτο,
δὲν εἶσαι σὺ ποῦ μοῦλεγες θὰ κάμῃς ῥωμηακάτο;
5 κάθε Λαμπροχριστούγεννα ἤβανες τὸ καπέλλο,
κ' ἔλεγες τοῦ πρωτοπαπᾶ· « τὸν Μόσκοβο θὰ φέρω! »
Δασκαλογιάννη τῶ Σφακιῶν, κάθου σὰν μᾶς ἐπρέπει,
νὰ μὴ σ' ἀκούσῃ ὁ βασιλιᾶς καὶ τὴν Τουρκιὰ μᾶς πέψῃ. »
Κάν' ὁ βεζίρης μιὰ γραφὴ καὶ στέλλει την ἀπάνω·
10 « ὦ πολυχρονισμένε μου, καὶ 'πέ μου τί νὰ κάνω;
νὰ τὰ κεντήσω τὰ Σφακιά, γῆ νὰ τὰ ῥεφουδάρω; »
— « Μὴ τὰ κεντήσῃς τὰ Σφακιά, καὶ μὴ τὰ ῥεφουδάρῃς·
ἄλλος κἀνεὶς δὲν ἔφταισεν ἔξ' ὁ Δασκαλογιάννης. »
— « Δασκαλογιάννη τῶ Σφακιῶ, πρέπει νὰ τουσουντήσῃς,
15 νὰ ξετελέψῃς τὴν δουλειά, νὰ μὴ τὴν βαγεστήσῃς. »
Δευτέρη 'μέρα πόρισε τ' ὀρδοῦ ἀποὺ τὴ χώρα,
καὶ τὰ στενὰ γεμίσανε δάκρυα καὶ μυριολόγια.
Ὑπῆγαν 'ς τὴ Χρυσοπηγή, ποῦσαν οἱ καλογέροι,
κὴ οὗλοι θαυμάσαν κ' εἴπασι· « ποῦ βρέθη τόσ' ἀσκέρι; »
20 Κὴ ὅνταν ἐδιασκελούσανε 'ς τοῦ Πλατανιᾶ τὴ βρύσι,
οὗλοι τὸν θιὸν παρακαλοῦν νερὸ νὰ τοὺς ποτίσῃ·
ἀφ' οὗ καὶ κατεβήκασι 'ς τὰ στηλιανὰ σοκάκια,
ηὑρήκασι κρυα νερά, κ' ἤπιασι καὶ χορτάσαν·
κὴ ἀπόκει δᾶ ξεκίνησε κ' ἔπαιξε τὸ νταούλι·
25 « ὅσοι κὴ ἂν ἔχουν ἄρματα νὰ μ' ἀκλουθοῦσιν οὗλοι! »

MAITRE JEAN DE SFAKIA.

Petits et grands, écoutez tous, pour que je vous dise et que vous l'appreniez, la chanson de Maître Jean.

« Maître Jean de Sfakia, avec ta nombreuse armée, n'est-ce pas toi qui me disais que tu rétablirais la nationalité grecque? A chaque Pâques, à chaque Noël, tu mettais ton chapeau, et tu disais au protopapas : « J'amènerai les Russes ! » Maître Jean de Sfakia, reste coi, comme cela nous convient, de peur que le sultan ne t'entende et ne nous envoie les Turcs. »

Le vizir fait une lettre et l'envoie à la Sublime-Porte : « O Sultan, que nombreux soient tes jours ! Dis-moi ce que je dois faire. Faut-il incendier Sfakia, faut-il l'abandonner?

« N'incendie point Sfakia et ne l'abandonne pas. Il n'y a point d'autre coupable que Maître Jean ! »

« Maître Jean de Sfakia, il faut que tu réfléchisses, afin de terminer l'affaire et de ne pas la négliger ! »

Un lundi, le bataillon sortit de la ville, et les défilés furent remplis de pleurs et de gémissements ! Ils allèrent à la Source-d'Or, où étaient les moines, et tous furent saisis d'admiration et dirent : « Où s'est-il trouvé une si nombreuse armée? » Et lorsqu'ils passèrent par la source de Platania, ils prièrent Dieu de leur donner de l'eau à boire. Et, quand ils furent descendus dans les rues étroites de Stiliana, ils trouvèrent de l'eau fraîche et burent tout leur content.

Κὴ ὅποιοι δὲν εἶχαν ἄρματα, καϋμένοι οἱ ῥαγιάδες,
ὅλους τοὺς διωρίσανε νὰ σύρνουν τζῆ μπουμπάρδαις·
κὴ ὅνταν ἐκαταιβαίνασι 'ς τὸ Νῆπος ἀπὸ πέρα,
ἐτρέχασι τὰ μάτια των ὁλημερνὶς τζ' ἡμέρα·
30 κὴ ὅνταν ἐκαταιβαίνασι 'ς τὸ Πρόσνερο ποκάτω,
τζ' εἶδαν τὰ Σφακιανόπουλα καὶ πιάσασι τὸ δάσος.
Πάλε συλλογισθήκασι καβγᾶν νὰ τῶν ἐκάμουν,
ὅ,τι λαλοῦν κὴ ὅ,τι βαστοῦν ὅλα νὰ τῶν τὰ πάρουν·
Πρῶτον καβγᾶν ἐκάμασιν εἰς τὸ Σελὶ τζῆ Κράπης·
35 λέσινε τοῦ Πισινακιοῦ· « πιάσε τὸ μπαϊράκι! » ['ναι·
« Μὰ τὸν θεόν, δὲν μπαίνω 'μπρός, φοβοῦμαι καὶ πολλοί
γιὰ 'δέ τους τζοὶ σκυλάφεδους, σαφὶ μὲ τὸ σπαθί 'ναι. »
Μιὰ παρασκὴ ξημέρωμα, πριχοῦ τὸ μεσημέρι,
σκλαβόνει ὁ Τοῦρκος τὰ Σφακιὰ μὲ τὸ σπαθὶ 'ς τὸ χέρι.
40 Κάτω 'ς τὸ Φραγκοκάστελλο ἐσταίσαν τὰ τζαντήρια,
καὶ κάτω 'ς τὴν 'Αράδαινα ἐπαίζαν τὰ παιγνίδια.
Δούδουν τζ' 'Αράδαινας φωτιά, κσὶ καῖν τὰ μοναστήρια,
καὶ δὲν τὰ λυπηθήκασιν ἀποῦταν τέτοια κτίρια.
Καὶ 'ς τῆς Μαδάραις πιάσασι τὸν δάσκαλον τὸν Γιάννη,
45 μὲ οὔλην του τὴν φαμιλιά, δικό του μπαϊράκι.
Πιάνουν, πισταγκωνίζουν τον δώδεκα πασσαλίδες·
'ς τὴ στράτα στράτα τζοῖβανε, τὸ ξένο, ῥιτζατζίδαις.
Τάσσει τωνὲ δοσίματα, τάσσει τωνὲ παράδαις,
ποῦ τζ' ἤκοφτε 'ς τὸ σπίτι του τζῆ μεγαλοβδομάδαις·
50 τάσσει τωνὲ δοσίματα, τάσσει τωνὲ τζεκίνια,
ποῦ τᾶχεν εἰς τὸ σπίτι του σὰν τὰ παρασυρίδια.
Κλαίει τζῆ θυγατέραις του, περίττου τὴν Μαρία·
« Μαρία μου, ποῦ σ' εἶχα 'γὼ 'ς τὸ μέλι μαθημένη,
τώρα θὰ σὲ ταΐζουσι τὴ σφάκα ζυμωμένη·
55 'Αθοῦσσα μου, ποῦ σ' εἶχα 'γὼ μὲ τὰ χρυσὰ καλίκια,
καὶ τώρα πῶς θὰ πορπατῆς 'ς τὰ ἔρημα χαλίκια; »

Il quitta ensuite cet endroit et fit publier à son de trompe : « Que tous ceux qui ont des armes me suivent ! »

A tous les pauvres rayas qui n'avaient point d'armes, on ordonna de traîner les bombardes. Quand ils furent descendus de l'autre côté de Nîpos, leurs yeux pleuraient toute la journée ; et lorsqu'ils furent descendus au bas de Prosnéro, les Sfakiotes les virent et s'enfuirent dans la forêt. Mais ils réfléchirent et se décidèrent à leur livrer bataille, et à leur enlever tout ce qu'ils pouvaient posséder.

Ils livrèrent un premier combat à Séli de Crapi, et ils dirent à Pisinakis : « Prends l'étendard ! »

« Par Dieu, je ne vais pas en avant ; j'ai peur, car ils sont nombreux ! Voyez-les donc, ces chiens d'infidèles, ils ont tous l'épée à la main ! »

Un vendredi, au point du jour, avant midi, les Turcs, l'épée en main, s'emparèrent de Sfakia. A Francocastello, ils dressèrent leurs tentes, et à Aradéna, ils jouèrent des instruments.

Ils mettent le feu à Aradéna, et brûlent les monastères ; ils n'eurent pas pitié de pareils édifices !

Dans les monts Madara ils prirent Maître Jean, avec toute sa famille et son étendard. Douze des gens du pacha le saisissent et lui lient les mains derrière le dos. Tout le long du chemin, le pauvret leur adressait des prières. Il leur promet des cadeaux, il leur promet des paras frappés dans sa maison durant la semaine sainte ; il leur promet des cadeaux, il leur promet des sequins, qu'il avait chez lui aussi abondants que les balayures. Il pleure ses filles et surtout Maria. « Maria, [dit-il,] moi qui t'avais accoutumée au miel, on te nourrira maintenant avec du laurier amer fermenté. Et toi, Fleurette, moi qui te chaussais de bottines dorées,

— « Γκαύτεις, Δασκαλογιάννη μου, πότε θὰ σ' ἀναμένω,
νἄχω τζῆ πόρταις ἀνοικταῖς καὶ τὸ τεψὶ στρωμένο ; »
— « Γκαύτω, κυρὰ δασκάλισσα, μὰ δὲν σοῦ παραγγένω,
60 'ς τὸ Κάστρο θὰ μὲ πάσινε, καὶ λόπις δὲν γιαγέρνω. »
Κὴ ὅνταν τὸν ἐπερνούσανε 'π' τὰ ἔρημα κονάκια,
ἐτρέχασι τὰ μάτια του σὰν θολωμένα ρυάκια.
« Παιδιά, καὶ νὰ μὲ φτάξουσι σακκούλια πεντακόσια,
νὰ κτίσω τὰ κονάκια μου σὰν ἤτανε καὶ πρῶτα ! »
65 Κὴ ὁ Πισινάκη 'Αχμὲτ ἀγᾶς γυρίζει καὶ τοὺς λέγει·
« ἡ κεφαλή του πάγει δᾶ, καὶ τὰ κονάκια κλαίγει. »
Κὴ ὅνταν τὸν ἐπερνούσανε 'ς τοῦ Μπαμπαλῆ τὸ χάνι,
ἐζήτησε κρύο νερὸ νὰ πιῆ καὶ ν' ἀποθάνῃ·
κὴ ὅνταν τὸν ἐπερνούσανε 'ς τὸ μπροστινὸ τζαντήρι,
70 ἐζήτησε τοῦ καφετζῆ γλυκὸ καφὲ νὰ στείλῃ.
Γλυκὸ καφὲ τὸν φέρνασι σὲ φαρφουρὶ φιλτζάνι,
κ' ἕνα τζιμποῦκι γιασεμὶ 'ς τὸ μπόϊ του καὶ φτάνει·
κὴ ὅνταν τὸν ἀνεβάζασιν εἰς τοῦ πασᾶ τὴ σκάλα,
ζερβὰ δεξιὰ ἐβίγλισε, καὶ φώνιαξε μεγάλα·
75 « παιδιά, καὶ ποῦν' οἱ φίλοι μου, καὶ ποῦναι οἱ δικοί μου ;
εἰς τοῦ πασᾶ τὸν τζιγγκελὲ θὰ βγάλουν τὴ ψυχή μου ; »

(La fin manque.)

comment, maintenant, marcheras-tu sur les cailloux? »

« Tu pars, Maître Jean; quand dois-je t'attendre, pour que je tienne les portes ouvertes et la table dressée? »

« Je pars, ô mon épouse, mais je ne te fais pas de recommandations. Ils vont me conduire à Castro, et peut-être ne reviendrai-je pas? »

Lorsqu'ils le firent passer devant sa pauvre maison, ses yeux coulèrent comme des ruisseaux troubles.

« Enfants, cinq cents bourses me suffiraient pour rebâtir ma demeure comme elle était auparavant. »

Et Pisinakis Achmet-aga se tourne et leur dit : « On va lui couper la tête, et il pleure sa maison ! »

Lorsqu'ils le firent passer devant le khan de Babali, il demanda de l'eau fraîche pour boire, et ensuite mourir. Et quand ils le firent passer près de la tente de devant, il demanda au cafetier de lui envoyer du café doux. On lui apporta du café doux dans une tasse de porcelaine, et un tchibouk en jasmin proportionné à sa taille. Et lorsqu'ils lui firent monter l'escalier du pacha, il regarda à droite et à gauche et s'écria fortement : « Enfants, où sont donc mes amis et mes proches? On va m'ôter la vie au gibet du pacha? »

ΔΙΣΤΙΚΑ ΔΗΜΟΤΙΚΑ.

1.

Ἀγάπη, καταροῦμαι σε, καταραμένη νᾶσαι,
γιατὶ τὰ φύλλα τῆς καρδιᾶς καίεις καὶ δὲν λυπᾶσαι.

2.

Ἀγάπησα κ' ἐνὼ μικρὸς ἕνα κομμάτι χιόνι,
κ' ἐκεῖνο τὸ ζουλέψανε οἱ δίγνωμοι γειτόνοι.

3.

Ἀγαπῶ, δὲν εἶναι κρίμα, εἶναι πρᾶμμα φυσικό,
καὶ πῶς ἔζησα ὡς τώρα τὸ θαυμάζω κὴ ἀπορῶ.

4.

Ἀγαπῶ νὰ σὲ κυττάζω ποῦσαι ἕνας χρυσὸς λαλές,
καὶ τῆς Σμύρνης κυπαρίσσι, καὶ τῆς Πόλης βασιλές.

5.

Ἀγαπῶ νὰ σὲ κυττάζω ποῦσαι ἕνας χρυσὸς λαλές,
τῆς Φραγκιᾶς τὸ γιασεμάκι, τῆς αὐγῆς ὁ μενεξές.

6.

Ἀγαπῶ σας, δυό μου μάτια, τόσο ποῦ τρελλαίνομαι,
καὶ φοβοῦμαι μὴν παιθάνῃς, κ' ὕστερα πικραίνομαι.

7.

Ἀγγελικὴ φωνὴ ἤκουσα ἀπ' ἀσημένιο στόμα,
ποῦ ἀναισταίνει τοὺς νεκροὺς καὶ τζοὶ βγάζ' ἀπ' τὸ χῶμα.

DISTIQUES POPULAIRES.

1.

Amour, je te maudis, maudit sois-tu, car tu me consumes le cœur et tu n'as pas pitié de moi.

2.

Encore enfant, j'aimai un flocon de neige, et mes fourbes voisins en furent jaloux.

3.

J'aime, ce n'est pas un crime, c'est une chose naturelle; et je suis surpris et étonné d'avoir pu vivre jusqu'à ce jour [sans aimer].

4.

J'aime à te voir, toi qui es une tulipe d'or, un cyprès de Smyrne, un sultan de Constantinople.

5.

J'aime à te contempler, ô toi qui es une tulipe d'or, un jasmin du pays franc, une violette de l'aurore.

6.

O mes deux yeux, je vous aime tant que j'en deviens fou; et je crains de te voir mourir et d'être ensuite dans la douleur.

7.

D'une bouche d'argent, j'ai entendu sortir une voix angélique qui ressuscite les morts et les tire de la terre.

8.

Ἀγγελικό μου πρόσωπο καὶ νόστιμό μου βλέμμα,
θὰ νὰ μὲ κάμῃς νὰ σφαγῶ, νὰ πλεύσω μέσ' 'ς τὸ αἷμα.

9.

Ἀγγελικό μου πρόσωπο, κορμὶ χαριτωμένο,
'ς τὴν μέση τῆς καρδούλας μου σ' ἔχω ζωγραφισμένο.

10.

Ἄγγελοι σ' ἱστορίσανε ὄξω 'ς τὸ φεγγαράκι,
κ' ἔγινες ἄσπρη καὶ λαμπρὴ σὰ μαργαριταράκι.

11.

Ἄγγελος ἐζωγράφισε τὴν ὡραιότητά σου,
δὲν ἔχουν, κυρά μ', σύγκρισιν τὰ κάλλη τὰ δικά σου.

12.

Ἄγγελος ἐκατέβηκε μὲ τὸ χρυσὸ κονδύλι,
κ' ἐκάτζε, κ' ἐζωγράφισε τὰ κόκκινά σου χείλη.

13.

Ἄγγελος θέλω νὰ γενῶ νὰ περπατῶ μαζί σου,
ἂν 'πῇς, πουλί μ', νὰ μ' ἀρνισθῇς, νὰ πάρω τὴν ψυχή σου.

14.

Ἀηδόνια δεκατέσσερα θὰ φέρω 'ς τὴν αὐλή σου,
νὰ κελαδοῦν κάθε πρωΐ, νὰ σκάσουν οἱ ἐχτροί σου.

15.

Ἀηδόνι μου γλυκόφωνο, ἄνθ' ἀπ' τὸ περιβόλι,
γαρούφαλο ἀπ' τὴ Βενετιά, κρίνο μ' ἀπὸ τὴν Πόλι.

8.

Angélique visage, charmant regard, tu me feras me donner la mort, nager dans mon sang.

9.

O visage angélique, corps pétri de grâces, dans le milieu de mon cœur je porte ton image.

10.

Les anges t'ont peinte au clair de lune, et tu es devenue blanche et resplendissante comme une perle.

11.

Un ange a peint ta beauté, et tes charmes n'ont pas de rivaux, ô ma maîtresse !

12.

Un ange est descendu [des cieux] avec un pinceau d'or, il s'est assis et il a peint tes lèvres purpurines.

13.

Je veux devenir un ange et marcher avec toi, afin de prendre ton âme, ô ma poulette, si tu dis que tu ne veux plus de moi.

14.

Je porterai quatorze rossignols dans ta cour, afin qu'ils y chantent chaque matin, et que tes ennemis crèvent [de dépit].

15.

O mon rossignol au doux ramage, fleur du jardin, œillet de Venise, lis de Constantinople.

16.

Ἀηδόνι μου γλυκόφωνο, πρασινοφτερουδάτο,
ποῦ ἔχεις τὸ αὐγερινὸ 'ς τὰ φρύδια σ' ἀποκάτω.

17.

Ἀηδόνι μου, μπουλμπούλι μου, ποῦ τρῶς τὰ νεραντζάνθη,
ἄλλον ποτίζεις ταῖς δροσιαῖς κ' ἐμένα τὸ φαρμάκι.

18.

Ἀητέ μου χρυσοπράσινο μὲ τζ' ἀσημένιαις πλάταις,
ὄντες περνᾶς ἐδώθινε, μοσχοβολοῦν ἡ στράταις.

19.

Ἀκόμη δὲν ἐμίσεψα κὴ ἀρχίνισες νὰ κλαίγῃς,
καὶ τῆς καϋμένης θάλασσας τραγούδια νὰ τὰ λέγῃς.

20.

Ἄλλο δὲν ἔχω νὰ σοῦ 'πῶ παρὰ « ἔχε ὑγείαν » ,
καὶ κἀνενὸς νὰ μὴν εἰπῇς αὐτὴν τὴν ὁμιλίαν.

21.

Ἀλλοίμονον σὲ μένα ποῦ λυῶ σὰν τὸ κερί,
γιατρὸς τὴν ἀρρωστιά μου νὰ μάθῃ δὲν μπορεῖ.

22.

Ἀλλοίμονον τὰ πάθη μου κἀνεὶς νὰ μὴν τὰ πάθῃ,
οὐδὲ καράβι 'ς τὸν γιαλόν, οὐδὲ πουλὶ 'ς τὰ δάσῃ!

23.

Ἀλλοίμονον τὰ πάθη μου ποιᾶς πέτρας νὰ τὰ λέγω;
κ' ἡ πέτρα νὰ μὴν μοῦ λαλῇ, νὰ κάθωμαι νὰ κλαίγω;

16.

Mon rossignol au doux ramage et aux vertes ailes, tu as l'étoile du matin sous tes paupières.

17.

O mon rossignol, mon rossignolet, toi qui manges les fleurs d'oranger, à un autre tu verses des gouttes de rosée, et à moi, du poison.

18.

Mon aigle vert et doré, toi qui as des ailes argentées, lorsque tu passes par ici, les rues se remplissent de musc.

19.

Je ne suis pas encore parti que tu commences à pleurer, et à chanter sa gamme à cette pauvre mer.

20.

Je n'ai rien à te dire si ce n'est *porte-toi bien;* et de cet entretien ne dis mot à personne.

21.

Malheur à moi, je fonds comme la cire, et pas un médecin ne connaît ma maladie.

22.

Hélas! que personne n'endure mes souffrances, ni le vaisseau sur la mer, ni l'oiseau dans les forêts!

23.

Hélas! à quel rocher raconterai-je mes souffrances, et que ce rocher ne me parle pas, et que je m'assoie pour pleurer?

24.

Ἀνάθεμά τον τὸν καιρόν, ἀνάθεμα τὴν ὥρα,
ποῦ σ' εἶδα καὶ σ' ἀγάπησα, καὶ τί θὰ γένω τώρα;

25.

Ἀνάμεσα 'ς τὰ στήθια σου ἔχεις τὸ περιβόλι,
καὶ τὰ γαρούφαλα τὰ δυὸ δὲν βρίσκονται 'ς τὴν Πόλι.

26.

Ἀνάμεσα 'ς τὰ φρύδια σου ἑλληνικὸ σχολεῖο,
καὶ στέκονταί διδάσκαλοι μὲ τὸ χρυσὸ βιβλίο.

27.

Ἀναστενάζω, βγαίν' ἀχνὸς καὶ μέσα μέν' ἡ λάβρα,
δὲν μοῦ τὴ σβύστε τὴ φωτιὰ πῶχω 'ς τὰ φυλλοκάρδια.

28.

Ἀναστενάζω, δὲν μ' ἀκοῦς· κλαίω, δὲν μὲ λυπᾶσαι·
λέγω δὲν εἶσαι χριστιανή, μήτε θεὸ φοβᾶσαι.

29.

Ἂν ἔλειπεν ὁ σουλιμᾶς, τὸ δόλιο κοκκινάδι,
δὲν ἤξιζε τὸ πρόσωπό σ' μιὰ σκίζα παξιμάδι.

30.

Ἂν ἤμουν κακορρίζικος, μάννα μου, τί μ' ἐγέννας;
τὰ πάθη ποῦ τραβῶ ἐγώ, δὲν τὰ τραβᾷ κἀνένας.

31.

Ἂν ἦσαι καὶ εἰς τὰ μακρειὰ θαρρεῖς δὲν σὲ θυμοῦμαι;
'ς τὸ ὄνομά σου προσκυνῶ καὶ πέφτω καὶ κοιμοῦμαι.

24.

Maudit soit le temps, maudite l'heure où je te vis et t'aimai; que vais-je maintenant devenir?

25.

Au milieu de la poitrine tu as un jardin, et les deux œillets n'ont pas leurs pareils à Constantinople.

26.

Entre tes sourcils il y a une école hellénique, où se tiennent des maîtres avec un livre d'or.

27.

Je soupire, il sort de la vapeur, mais la chaleur ardente reste en moi; ne m'éteignez pas le feu que j'ai au fond du cœur.

28.

Je soupire, tu ne m'écoutes pas; je pleure, tu ne me plains pas; non, tu n'es pas chrétienne et tu ne crains pas Dieu.

29.

S'il lui manquait le fard, le rouge trompeur, ton visage ne vaudrait pas un morceau de biscuit.

30.

Si je devais être malheureux, ô ma mère, pourquoi m'as-tu donné le jour? Les souffrances que j'endure, personne ne les éprouve.

31.

Quoique tu sois loin d'ici, crois-tu que je ne pense pas à toi? Avec ton nom je prie, je me couche et je dors.

32.

Ἄνθι βαστᾷς 'ς τὸ χέρι σου καὶ πέφτει φύλλο φύλλο,
ἂν 'πῇς, πουλί μ', νὰ μ' ἀρνισθῇς, εἰς τὸν θεὸν σ' ἀφίνω.

33.

Ἄνοιξε τὰ χειλάκια σου καὶ 'πές μου τὴν ἀλήθεια·
μὲ τὰ σωστά σου μ' ἀγαπᾶς ἢ μὲ τὰ παραμύθια;

34.

Ἀντὶ γιατρὸς ζωὴ μὲ τρῷς, κὴ ἀντὶ νὰ μὲ γιατρέψῃς,
ἐσὺ ἐγίνης αἴτιος ὀγιὰ νὰ μὲ φονέψῃς.

35.

Ἀπάνω σ' ὄρη, σὲ βουνά, καὶ μέσ' σὲ μαῦρο σπήλῃο,
πρέπει νὰ πάω νὰ κάθωμαι, νὰ μὴ θωρῶ τὸν ἥλιο.

36.

Ἀποφάσισα νὰ γένω 'ς τὴν Ἑλλάδα τακτικός,
ς τὴν φεργάδα καπετάνος, καὶ 'ς τὸν πόνον σου γιατρός.

37.

Ἀπὸ καρσὶ μὲ φαίνεσαι φράγκικο μοναστήρι,
τὰ μάτια μου σὲ εἶδανε, δὲν θέλουνε μαρτύροι.

38.

Ἀπὸ καρσί 'σαι βιόλα, καὶ ἀπὸ κοντὰ λαλές.
καὶ μέσα 'ς ταῖς κοπέλαις εἶσαι ἕνας βασιλές.

39.

Ἀπὸ καρσὶ σὲ βλέπω ἕνα χρυσὸ πουλί,
μὲ φαίνεται νὰ ἔχῃς γνώμη πολλὰ καλή.

32.

Tu portes à ta main une fleur qui tombe feuille à feuille ; et, si tu dis que tu ne veux plus de moi, ô mon oiseau, je t'abandonne à [la justice de] Dieu.

33.

Ouvre tes lèvres et dis-moi la vérité : m'aimes-tu pour de bon, ou me contes-tu des sornettes ?

34.

Au lieu d'être mon médecin, tu dévores ma vie, et, au lieu de me guérir, c'est toi qui me donnes la mort.

35.

Sur les monts, sur les collines et dans une obscure caverne, il faut que j'aille m'asseoir pour ne pas voir le soleil.

36.

J'ai résolu de me faire soldat en Grèce, capitaine dans une frégate, et médecin de tes souffrances.

37.

De loin tu me sembles un monastère franc; mes yeux t'ont vue, ils ne veulent pas de témoins.

38.

De loin tu es une violette et de près une tulipe, et tu es une sultane parmi les jeunes filles.

39.

De loin tu m'apparais comme un oiseau doré, et il me semble que tu as de bonnes intentions.

40.

Ἀπόκρισι χρειάζεται σὲ τοῦτο τὸ κανάρι,
ποῦ κελαϊδεῖ γλυκὰ γλυκὰ τὸν νοῦν μου γιὰ νὰ πάρῃ.

41.

Ἀπ' ὅλα τὰ πετάμενα μικρότερο τ' ἀηδόνι,
μ' ἀλήθεια 'ς τὸν κελαϊδισμὸν ὅλα τὰ σφακηλόνει.

42.

Ἀπὸ τὰ γλυκά σου μάτια τρέχ' ἀθάνατο νερό,
καὶ σ' ἐγύρεψα λιγάκι, καὶ δὲν μοῦ 'δόσες νὰ πιῶ.

43.

Ἀπὸ τὰ ψὲς ὡς σήμερον πάγει ὁ ἄνδρας μ' 'ς τὰ ξύλα,
δὲν ξεύρω γιὰ νὰ 'πανδρευθῶ, γιὰ ν' ἀπομείνω χήρα.

44.

Ἀπόψε εἶν' τὸ σπίτι μας σὰν οὐρανὸς μὲ τ' ἄστρα,
σὰν τὰ λουλούδια τοῦ μαϊοῦ τὰ κόκκινα καὶ τ' ἄσπρα.

45.

Ἀπόψε νύκτα φαίνεται μὲ ἡλιακαῖς ἀκτίναις,
τὸ πέλαγο μὲ λέονταις, τὰ ὄρη μὲ δελφίναις.

46.

Ἀπόψε πάχνη ἔρριξε κὴ ἄνοιξαν τὰ λουλούδια,
ἔλα νὰ τὰ μαζέψωμεν, ἀγάπη μου καινούρια.

47.

Ἀπριλοτριαντάφυλλο, κρίνο, καὶ ὦ ψυχή μου,
δόσε μου μιὰν ἀπόκρισι· « πῶς μ' ἀγαπᾷς, πουλί μου. »

40.

Il faut une réponse à ce canari, qui tout doucement gazouille pour s'emparer de mon cœur.

41.

De tous les oiseaux, le plus petit est le rossignol; mais, en vérité, avec son chant il leur fait à tous la nique.

42.

De tes doux yeux coule une onde immortelle, je t'en ai demandé un peu, et tu ne m'en a pas donné à boire.

43.

Depuis hier soir mon mari est parti sur les navires; je ne sais si je dois me marier ou rester veuve.

44.

Ce soir notre maison est comme un ciel semé d'étoiles, comme les fleurs rouges et blanches du mois de mai.

45.

Ce soir la nuit apparaît avec des rayons solaires; on voit des lions dans la mer, et des dauphins sur les monts.

46.

Ce soir la rosée est tombée et les fleurs sont écloses; viens que nous les cueillions, ô ma nouvelle amante!

47.

Rose d'avril, ô lis, ô mon âme, donne-moi une réponse, [dis-moi] que tu m'aimes, ma poulette.

48.

Ἄραγε τί νὰ ἔγινε ἕνα περιστεράκι,
ποῦ σεργιανούσαμε τὰ δυὸ ἕνα καλοκαιράκι;

49.

Ἀρχίνισεν ὁ ἥλιος τζ' ἀκτίναις του ν' ἁπλόνῃ,
καὶ ταῖς ἀγάπαις ταῖς κρυφαῖς νὰ ταῖς ξεφανερόνῃ.

50.

Ἄρχισε, γλῶσσα μου, νὰ 'πῇς· φυλάγου νὰ μὴ σφάλῃς,
γιατὶ θὰ νὰ σ' ἀκούσουνε πολλῶ λογιῶ δασκάλοι.

51.

Ἂς πάρω τὴν ὑπομονὴ σὰν ποῦ τὴν ἔχ' τὸ χῶμα,
ποῦ τὸ πατοῦν καὶ δὲν μιλᾷ, γιατὶ δὲν ἔχει στόμα.

52.

Ἄσπρη εἶσαι σὰν τὸ χιόνι, λαμπερὴ σὰν τὴ φωτιά,
σὰν τὰ μάρμαρα τῆς Πόλης ποῦναι 'ς τὴν Ἅγια Σοφιά.

53.

Ἄσπρη μαστίχα Χιώτισσα, καὶ τζακιστὴ κανέλλα,
στρογγυλομηλοπρόσωπη τοῦ ἥλιου θυγατέρα.

54.

Ἄσπρη μου διαμαντόπετρα ποῦ 'ς τὸ νερὸ δὲν λυόνει,
ὅποιος σὲ κάμῃ ταίρι του ποτὲ δὲν μετανοιόνει.

55.

Ἄσπρη 'σαι σὰν τὸ γιασεμί, κόκκινη σὰν τὸ μῆλο,
σὺ εἶσαι τούρανοῦ κλειδί, καὶ λάμπεις σὰν τὸν ἥλιο.

48.

Qu'est donc devenue cette petite colombe, avec laquelle je me promenai durant un été?

49.

Le soleil a commencé à répandre ses rayons et à révéler les furtives amours.

50.

Commence à parler, ô ma langue, et garde-toi de te tromper, car des professeurs de toute sorte t'écouteront.

51.

Il me faut être patient comme la terre qu'on foule aux pieds et qui ne dit rien, parce qu'elle n'a pas de bouche.

52.

Tu es blanche comme la neige, brillante comme le feu, comme les marbres de Sainte-Sophie de Constantinople.

53.

Blanc mastic de Chios, cannelle flexible, fille du soleil, ton visage est rond comme une pomme.

54.

O blanche pierre de diamant que l'eau ne peut dissoudre, celui qui fera de toi sa compagne ne s'en repentira jamais.

55.

Blanche comme le jasmin, rouge comme une pomme, tu es la clef du ciel, et tu brilles comme le soleil.

56.

Ἄσπρο γαρουφαλάκι μου, σύρμα περιπλεγμένο,
μέσ' 'ς τὴ καρδιά μου σ' ἔβαλα, δὲν ξέρω τί νὰ γένω.

57.

Ἄσπρο μου τριανταφυλλάκι μὲ κοντζέδαις σφαλιστοί,
ἐμμορφιαῖς σου πούχεις, φῶς μου, δὲν γράφονται 'ς τὸ χαρτί.

58.

Ἄσπρο περιστεράκι μου καὶ μαῦρο χελιδόνι,
μέσα ἡ καρδιά μου σ' ἀγαπᾷ, ὄξω δὲν φανερόνει.

59.

Ἄσπρο πουλὶ τῆς θάλασσας, ἦρθα νὰ σ' ἐρωτήσω
ἂν εἶδες τὸ πουλάκι μου, βελούδια νὰ τὸ 'ντύσω.

60.

Ἄσπρο τριανταφυλλάκι μου μὲ τὸ σταυρὸ 'ς τὴν μέση,
ὅποιος μὲ 'πῇ νὰ σ' ἀρνισθῶ ἡ γλῶσσα του νὰ πέσῃ!

61.

Αὐτὰ τὰ μάτια τὰ γλυκὰ θέλω νὰ τὰ ῥωτήσω
ἂν μ' ἀγαποῦν ἐγκαρδιακά, νὰ μὴν τὰ λησμονήσω

62.

Αὐτὴ ἡ ὡραιότητα καὶ ἡ λιγνὴ ἡ μέση,
ῥητορικὴ χρειάζεται ὀγιὰ νὰ τὴν παινέσῃ.

63.

Αὐτὸ τὸ ἄχ ὅταν τὸ 'πῶ, τὰ σπλάγχνα μου πονοῦνε,
καὶ μιὰν αὐγὴ 'ς τὴ κλίνη μου νεκρὴ θὰ μὲ εὑροῦνε.

56.

Mon petit œillet blanc, fil de laiton tissu, je t'ai mis dans mon cœur, et je ne sais ce que je vais devenir.

57.

Ma blanche petite rose aux pétales fermés, les beautés que tu possèdes, ô ma lumière, ne s'écrivent pas sur le papier.

58.

Blanche petite colombe, noire hirondelle, dans le fond de mon cœur je t'aime, mais au dehors je n'en laisse rien paraître.

59.

Oiseau de mer au blanc plumage, je suis venu te demander si tu as vu ma poulette, pour que je l'habille de velours.

60.

O ma blanche petite rose, toi qui portes une croix à ta ceinture, puisse la langue tomber à celui qui me dirait de t'oublier !

61.

Ces doux yeux, je veux leur demander s'ils m'aiment du fond du cœur, pour que je ne les oublie pas.

62.

Cette beauté, cette fine taille, il faudrait être orateur pour en faire l'éloge.

63.

Lorsque je dis *hélas !* mon cœur souffre, et un matin à l'aube on me trouvera morte dans mon lit.

64.

Αὐτὸ τὸ ἄχ 'ς τὰ χείλη μου ἔκαμε ῥίζαις, κλώνους,
δὲν ὑποφέρω, μάτια μου, τοὺς ἐδικούς σου πόνους!

65.

Αὐτοῦ ποῦ πᾷς, πουλάκι μου, τὸ φίδι νὰ πατήσῃς,
κ' ἐμένα νὰ συλλογισθῇς καὶ πίσω νὰ γυρίσῃς!

66.

'Αφόντας δὲν σὲ μίλησα, ἡ γλῶσσα μου πικράνθη,
καὶ μέσα ἡ καρδοῦλα μου ἐψύχθη κ' ἐμάρανθη.

67.

'Αφ' οὗ σὲ ὑστερήθηκα καὶ σ' ἔχασα ἀπ' ὀμπρός μου,
τὸ ἄχ, τὸ βάχ, καὶ τὸ ἀλλοὶ ἔγινεν σύντροφός μου.

68.

Βαρέθηκα τὴ νειότη μου, δὲν θέλω τὴν ζωήν μου,
τὸν ἄγγελόν μου καρτερῶ νὰ πάρῃ τὴν ψυχήν μου.

69.

Βάσανα κὴ ἀναστεναγμοὶ γυρεύουν νὰ μὲ φᾶνε,
θέλουν καὶ τὸ κορμάκι μου 'ς τὸν ᾅδη νὰ τὸ πᾶνε.

70.

Βασιλικὸ σὲ στέλνω μὲ τ' ἄσπρα ἀνθίσματα,
κὴ ἀπάν' 'ς τὰ κλωναράκια τὰ χαιρετίσματα.

71.

Γαλάζιο μου γαρούφαλο, κὴ ἄσπρο μου νεραντζάνθι,
μέσ' 'ς τὴν καρδιά μου σ' ἔβαλα, τριανταφυλλιὰ μὲ τ' ἄνθη.

64.

Sur mes lèvres cet *hélas!* a poussé racines et rameaux, et je ne supporte pas tes propres douleurs, ô lumière de mes yeux!

65.

Là où tu vas, ô mon petit oiseau, puisses-tu marcher sur un serpent, penser à moi et revenir sur tes pas!

66.

Depuis que je ne t'ai parlé, ma langue est devenue amère, et mon cœur s'est desséché et flétri.

67.

Depuis que je suis privé de toi, depuis que tu n'es plus en ma présence, les soupirs, les gémissements et les pleurs sont devenus mes compagnons.

68.

Je suis las de ma jeunesse, je ne veux pas de la vie, j'attends l'ange qui prendra mon âme.

69.

Tourments et soupirs cherchent à me dévorer, et veulent précipiter mon corps dans la tombe.

70.

Je t'envoie un basilic aux blanches fleurs, et, sur ses rameaux, des salutations.

71.

O mon œillet bleu, ma blanche fleur d'oranger, mon rosier fleuri, je t'ai mis au milieu de mon cœur.

72.

Γαρούφαλό μου κόκκινο μὲ τὸ μακρὺ τὸν κλῶνο,
μαζὶ νὰ τὸν περάσωμε τὸν 'φετινὸ τὸν χρόνο.

73.

Γαρούφαλο τζ' ἀνατολῆς καὶ γιασεμὶ τῆς δύσης,
ἀνίσως καὶ δὲν σ' ἀγαπῶ νεκρὸ νὰ μὲ φιλήσῃς!

74.

Γελᾷς καὶ τὰ βουνὰ γελοῦν, κὴ ὅλα τὰ δένδρη ἀνθίζουν,
τ' ἀεράκια μαγεύονται, 'π' τὴν ἐμμορφιά σου φρίζουν.

75.

Γελάστηκα κ' ἐπιάστηκα σὰν ψάρι μέσ' 'ς τὸ δίκτυ,
νὰ ἀποφύγω δὲν μπορῶ 'μέρα καὶ μεσονύκτι.

76.

Γεφύρι θὲ νὰ γένω 'ς τὴν ἄκρια τοῦ γιαλοῦ,
νὰ ἔρχωνται τὰ πουλάκια νὰ γλυκοκελαϊδοῦ.

77.

Γιὰ 'δές με πῶς ἐγίνηκα μαῦρος σὰν τὸν 'Αράπη,
δὲν εἶν' ἀπὸ τὴν 'Αραπιά, μόν' εἶν' ἀπ' τὴν ἀγάπη.

78.

Γιὰ 'δὲς τὸ βρωμοχόρταρο, καὶ τῆς κοπριᾶς λουλούδι,
κοντά μου ἦλθε κ' ἔκατζε γιὰ νὰ τῆς 'πῶ τραγούδι.

79.

Γιὰ ἕνα πουλάκι πασχίζω μὲ ὅλη μ' τὴ καρδιά,
'ς τὰ δίκτυα νὰ τὸ πιάσω, νὰ πέσῃ σὲ σκλαβιά.

72.

Œillet rouge aux longs rameaux, passons ensemble cette année-ci.

73.

Œillet d'Orient, jasmin d'Occident, si je ne t'aime pas, puisses-tu embrasser mon cadavre !

74.

Tu ris, et les montagnes sont riantes, et tous les arbres fleurissent ; les brises sont enchantées, et ta beauté leur donne le frisson

75.

On m'a trompé et j'ai été pris comme un poisson dans un filet, et je ne puis fuir ni le jour ni à minuit.

76.

Je deviendrai un pont sur le rivage de la mer, pour que les oisillons viennent y dire leur douce chanson.

77.

Voyez, je suis devenu noir comme un Arabe ; ce n'est pas d'avoir été en Arabie, mais c'est d'amour.

78.

Voyez donc cette plante infecte, cette fleur de fumier ; elle est venue s'asseoir près de moi, pour que je lui dise une chanson.

79.

Avec tout mon cœur je tâche de prendre un petit oiseau dans mes filets et de le faire esclave.

80.

Γιὰ ἰγλεντζὲ ἔχω τὸ ἄχ,
καὶ γιὰ παρηγοριὰ τὸ βάχ.

81.

Γιάλὸ γιαλὸ πηγαίνω, καράβι κυνηγῶ·
καινούρια ἀγάπη κάμνω, παλῃὰ τὴν παραιτῶ.

82.

Γιὰ σήκω τὸ χεράκι σου καὶ κάμε τὸ σταυρό σου,
καὶ παρακάλεσε τὸν θεὸ νὰ ζῇ τὸ στέφανό σου.

83.

Γιατί εἶσαι τόσον ἄσπλαγχνη καὶ δὲν πονεῖ ἡ ψυχή σου;
βλέπεις ποῦ μ' ἐκατήντησεν ἡ ἀγάπη ἡ δική σου;

84.

Γιατί μὲ κάνεις τὸ τζελβέ, χρυσό μου καναράκι;
πές με το, ἂν δὲν μ' ἀγαπᾷς νὰ πάω νὰ πιῶ φαρμάκι.

85.

Γιὰ τ' ὄνομα τοῦ φίλου μου ἦρθα νὰ τραγουδήσω,
νὰ 'πῶ τραγούδια ὥμορφα νὰ τὸν εὐχαριστήσω.

86.

Γλυκόφωνο ἀηδονάκι μου, καὶ καθαρή μου γλῶσσα,
τὰ λόγια σου τὰ σπλαγχνικὰ σήμερα μ' ἐλαβῶσα.

87.

Γλυκόφωνο ἀηδονάκι μου, γλυκὰ ποῦ συντυχαίνεις,
νὰ ξεύρῃς, ὄντας κελαδῇς, πόσαις καρδιαῖς μαραίνεις.

80.

Pour divertissement j'ai les soupirs, et pour consolation, les gémissements.

81.

Je vais le long de la mer à la recherche d'un navire; je fais un nouvel amour, et l'ancien je l'oublie.

82.

Lève ta petite main, fais ton signe de croix, et prie Dieu de donner longue vie à ta couronne [nuptiale].

83.

Pourquoi es-tu si cruelle, pourquoi ton âme est-elle sans pitié? Vois-tu où m'a réduit ton amour?

84.

Pourquoi me fais-tu mauvais accueil, mon petit canari doré? Dis-le-moi, afin que, si tu ne m'aimes pas, j'aille boire du poison.

85.

Pour le nom de mon ami je suis venue chanter, le remercier en disant de jolies chansons.

86.

Rossignolet au doux ramage, langue sincère, tes paroles compatissantes aujourd'hui m'ont blessé.

87.

Rossignolet au doux ramage, toi qui si doucement gazouilles, si tu savais, lorsque tu chantes, combien de cœurs tu flétris!

88.

Γλυκόφωνο ἀηδονάκι μου, χρυσόφτερο κανάρι,
ἡ ἀγάπη σου βουλήθηκε τὸν νοῦν μου γιὰ νὰ πάρῃ.

89.

Γλυκόφωνο ἀηδονάκι μου, ποῦ τρῶς τὸ κανναβούρι,
ἀκόμα δὲν σ' ὡμίλησα καὶ μ' ἔβγαλες τραγούδι.

90.

Γρήγορα ἔλα, θάνατε, νὰ πάρῃς τὴν ψυχή μου,
νὰ πάψουνε οἱ πόνοι μου καὶ οἱ ἀναστεναγμοί μου.

91.

Γύρισα νὰ 'δῶ 'ς οὐρανὸν κ' εἶδα μαῦρο φεγγάρι,
κ' εἶδα τὸ ἀδελφάκι μου ἄλλη πῶς θὰ τὸ πάρει.

92.

Γύρισε, 'δὲ 'ς τὸν οὐρανὸ καὶ τὸν θεὸν φοβήσου,
θυμήσου τὴν ἀγάπην μας, καὶ ὕστερα μ' ἀρνήσου.

93.

Γύρσα νὰ 'δῶ 'ς τὸν οὐρανόν, κ' εἶδα ἐκκλησιὰ μὲ βῆμα
εἶδα καὶ τὸ πουλάκι μου μέσα καὶ ἐπροσκύνα.

94.

Δόσε μου μιὰν ἀπόκριση, δόσε μου ἕνα τέλος,
πρὶν νὰ ῥιζώσ' ὁ ἔρωτας εἰς τῆς καρδιᾶς τὸ μέρος.

95.

Ἐγὼ ἔχασα τὸν λογισμὸν ἀπ' τὴν πολλὴν ἀγάπη,
καὶ δὲν μπορῶ νὰ σὲ τὸ 'πῶ ὁ νοῦς μου πῶς ἐχάθη.

88.

Rossignolet au doux ramage, canari aux ailes d'or, ton amour a résolu de prendre mon cœur.

89.

Rossignolet au doux ramage, toi qui manges le chènevis, je ne t'ai pas encore parlé que tu m'as fabriqué une chanson.

90.

Viens vite, ô mort, prendre mon âme, afin que cessent mes chagrins et mes soupirs.

91.

J'ai tourné mes regards vers le ciel, et j'ai vu la lune toute noire, et j'ai vu qu'une autre me ravira mon petit frère.

92.

Tourne tes regards vers le ciel, et crains Dieu, souviens-toi de notre amour et ensuite renie-moi.

93.

J'ai tourné mes regards vers le ciel, et j'ai vu une église avec un autel, et j'ai vu aussi dedans ma petite poulette qui faisait sa prière.

94.

Donne-moi une réponse, une réponse définitive, avant que l'amour prenne racine dans mon cœur.

95.

L'excès d'amour m'a privé de ma raison, et je ne puis te dire comment j'ai perdu l'esprit.

96.

Ἐγώ, πουλί μου, σ' ἀγαπῶ καὶ δὲν τὸ φανερόνω,
μέσα κρατῶ τὸν ἔρωτα, κρυφὰ τὸν καμαρόνω.

97.

Ἔλα νὰ γίνῃς λεμονιὰ κ' ἐγὼ νὰ γίνω ἀηδόνι,
νὰ κάθωμαι 'ς τοὺς κλώνους σου, νὰ παίζω τὸ λεμόνι.

98.

Ἔρωτα, μέσα 'ς τὴν καρδιὰ μ' ἔβαλες τὴν σαΐττα,
τόσο φαρμακερὴ ἤτανε καὶ κλαίω 'μέρα νύκτα.

99.

Ἐσὺ 'ς τὰ Παρασάμια κ' ἐγὼ καρσὶ 'ς τὴν Χιό,
ἡ ἀγάπη σου μὲ τρέφει σὰν τὸ βασιλικό.

100.

Ἐφέτος δὲν σ' ὡμίλησα, ἡ γλῶσσα μου πικράνθη,
καὶ μέσα ἡ καρδοῦλα μου ἐκάη κ' ἐμαράνθη.

96.

Je t'aime, ô ma poulette, et je n'en fais rien paraître; je cache en moi l'amour, et j'en suis secrètement fier.

97.

Deviens citronnier et moi rossignol, pour que je me pose sur tes branches et que je joue avec tes citrons.

98.

Amour, tu m'as lancé une flèche dans le cœur, et elle était si empoisonnée que je pleure nuit et jour.

99.

Tu es à Parasamia, et moi loin de toi à Chios; ton amour me nourrit comme le basilic.

100.

Cette année je ne t'ai pas parlé, ma langue est devenue amère, et mon cœur s'est consumé et flétri.

Paris. — Typographie Georges Chamerot, rue des Saints-Pères, 19.